

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

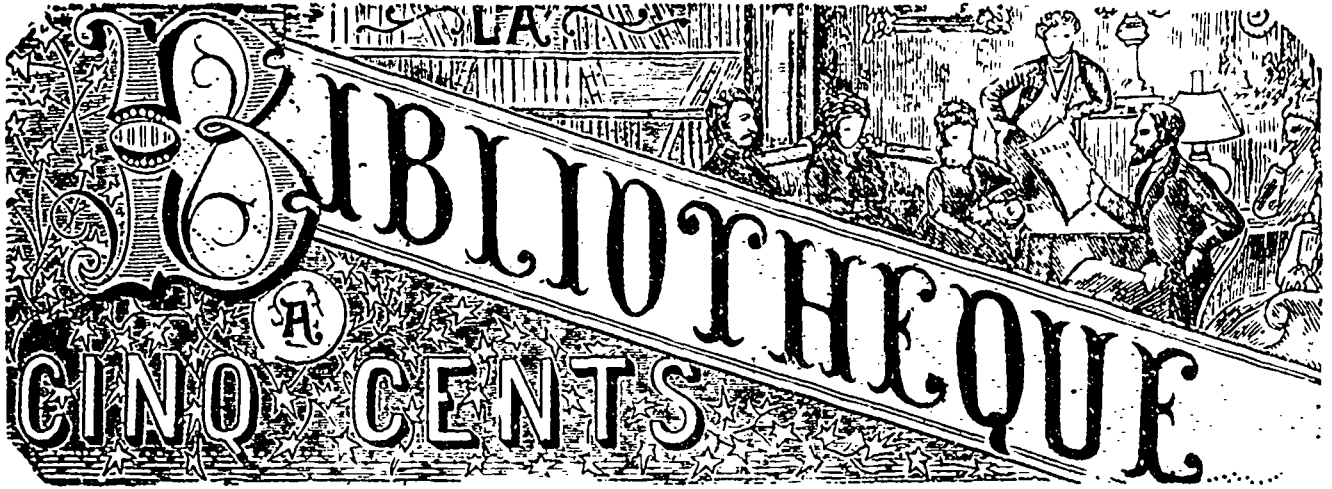
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

51266



Publiée par Poirier, Rosette & Co, 62, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ Par An }
\$2.50

MONTREAL, 3 JANVIER 1889

{ Un Numéro }
5 CENTS

No. 13

LA FLEUR TACHÉE DE SANG

DEUXIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."



Rouillés, détendus, hors d'usage, oubliés par un jardinier négligent. (Page 292).

LA FLEUR TACHEE DE SANG

DEUXIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."

I

Le repas étant suivi d'une fête les jolies convives, pour éviter la fatigue et l'ennui de faire deux toilettes coup sur coup, devaient assister au dîner en robe de bal.

La robe de Germaine était d'une adorable et presque virginale simplicité.

Entièrement blanche, semée de bouquets de violettes naturelles, et, sinon tout à fait montante du moins très-discrètement décolletée, elle ne laissait voir que la ligne pure et fluide des épaules et la naissante ondulation d'une gorge voilée chastement. Les beaux bras ronds et sveltes, d'une incomparable élégance, se devinaient sous les transparences des dentelles.

La jeune vicomtesse ne portait aucun diamant, quoiqu'elle eût dans ses écrins les bijoux magnifiques de la maison de Grandlieu, bijoux lentement amassés depuis des siècles et valant près d'un million.

Armand, à l'époque du mariage, en avait augmenté le nombre et fait moderniser les montures.

Germaine préférait les perles aux diamants.

Un double rang de perles noires s'enroulait donc ce soir-là autour de son cou. Des bracelet pareils ornaient ses poignets délicats.

Rien sur sa tête que ses cheveux blonds, splendide couronne.

Les deux longues boucles échappées du chignon frissonnaient comme des serpents dorés en caressant la chair de ses épaules, et tombaient jusqu'à sa ceinture.

La toilette était achevée.

—Les gants de madame...l'éventail de madame...le bouquet de madame...dit la femme de chambre en posant sur la cheminée les trois objets qu'elle venait de désigner.

Puis elle sortit, et madame de Grandlieu se trouva seule de nouveau.

—Mon bouquet...murmura-t-elle en répétant la dernière parole de la camériste. Lequel ?

Le marquis de Lautrec, avec cette galanterie magnifique dont il donnait l'exemple à notre mesquine génération, avait fait porter dans l'appartement de chacune de ses invitées un bouquet composé des produits les plus beaux et les plus rares de son jardin d'hiver.

Germaine regarda ce bouquet d'un air dédaigneux et, plongeant son bras nu dans la potiche japonaise, reprit les fleurs dérobées par André aux serres du château de Prades.

—Ah ! murmura-t-elle, c'est celui-là que je dois choisir...hésiter seulement serait lâche et cruel... Au dévouement, même insensé, il faut sa récompense...M. de San-Rémo verra que je ne suis point un ingrate.

La cloche du château sonnait.

Le moment était venu de descendre.

Madame de Grandlieu saisit d'une main tremblante le bouquet mystérieux, et, ne voulant pas se laisser le temps de la réflexion, se dirigea rapidement vers la porte ; mais avant de l'atteindre elle s'arrêta et revint sur ses pas.

—C'est impossible...balbutia-t-elle avec découragement. Impossible...impossible ! Tout le monde a remarqué les fleurs de la baronne... Tout le monde sait ici qu'il n'existe aucun moyen légitime de s'en procurer de pareilles. Comment expliquer les miennes ? Que répondre à Diane étonnée ? Armand, lui aussi, voudrait savoir. Mon silence et mon trouble trahiraient un secret qui n'est point à moi seule...celui de la folie d'André de San-Rémo ! Oui, cent fois oui, c'est impossible ! Je ne porterai pas ce bouquet.

Elle poussa un long soupir.

—Pauvre bouquet ! pauvre André ! ajouta-t-elle ensuite.

Germaine, résignée mais profondément triste, ouvrit son coffret à bijoux avec une toute petite clef d'or suspendue à la châtelaine de sa montre, et, sur un lit de joyaux entassés, elle coucha doucement les fleurs bien autrement précieuses pour elle que les richesses contenues dans les écrins.

Elle fit cela, puis elle s'arrêta, comme elle s'était arrêtée déjà au moment de quitter sa chambre.

Un flot de sang monta de son cœur à ses joues. Une fièvre soudaine fit battre ses artères, et elle dit, presque tout haut, avec une sorte de délire :

—Eh bien, non ! Ce serait lâche ! Pour qui vient de risquer sa vie, je puis bien courir un danger... Bouquet chéri, tu resteras là...Mais tu n'y resteras pas tout entier.

Elle détacha l'une des fleurs, celle que ponctuaient une tache pourpre, la glissa sous les dentelles de son corsage, et, rebattant le couvercle du coffret, fit tourner deux fois de suite la clef mignonne dans la serrure.

Ensuite, pendant une seconde, elle resta debout, immobile frémissante, effrayée et joyeuse à la fois de l'action audacieusement accomplie.

—Ah ! balbutia-t-elle d'une voix mourante, c'est du feu ! Elle brûle ma chair, cette fleur ! Qu'est-ce donc que j'éprouve, et comment expliquer cette étrange souffrance unie à ce bonheur étrange ?

De ses deux mains fiévreuses elle pressa sa poitrine comme pour doubler, en la concentrant, la sensation inouïe, inconnue, émouvante, qui s'emparait de tout son être, puis un nouveau revirement se fit dans sa pensée et elle dit :

—Non, pas ainsi ! il ne la verra pas... et je veux qu'il la voie...

Elle ravit la fleur bienheureuse au sanctuaire embaumé qui la cachait, et elle la mit à sa ceinture, en poursuivant :

—Qui donc s'étonnerait ? A toute indiscrète question n'ai-je pas une réponse prête ! Diane m'a offert son bouquet...que j'ai refusé, mais, en le refusant, j'en ai pris une fleur...Diane seule pourrait deviner, mais elle m'aime et, si elle devine, elle ne me démentira point...

Quelques minutes auparavant la jeune femme avait dit : *Pauvre André !*

C'est d'elle surtout et bien plus justement qu'on aurait pu dire, non sans une compassion sincère, non sans une pitié profonde : *Pauvre Germaine !*

Avec une rapidité vertigineuse, avec un aveuglement fatal, la candide enfant se laissait entraîner par son innocence même dans le chemin funeste au bout duquel est l'abîme.

Philippe de Croix-Dieu, ce génie du mal, connaissait bien les replis du cœur féminin quand il tenait à San-Rémo ce langage cynique et pratique.

—Le meilleur, ou plutôt le seul moyen de reconquérir le terrain dont vous vous êtes si maladroitement exilé, est de frapper quelque coup hardi sur l'imagination de madame de Grandlieu ! Remuez l'âme, agitez les nerfs, et vous serez tout près du moment psychologique !

André venait de frapper le coup hardi, non pour obéir aux conseils du baron, mais parce que l'occasion favorable s'était offerte à l'improvisiste ; il avait remué l'âme de Germaine, il avait agité ses nerfs.

Le moment psychologique approchait.

La fille de Clotilde de Randal était délivrée des indécisions et des combats auxquels nous avons fait assister nos lecteurs.

N'hésitant plus, elle éprouvait un soulagement immense, qui d'ailleurs n'excluait point une émotion profonde.

Elle prit le bouquet officiel envoyé par le marquis de Lautrec. Elle jeta un coup d'œil sur une glace et fut naïvement surprise du merveilleux éclat de son visage. Une coloration plus vive doublait réellement sa beauté. Ses narines mobiles palpitaient. Le corail de ses lèvres s'entr'ouvrait à demi sur ses dents étincelantes, et, sous la double éponge de ses longs cils, ses prunelles d'un bleu sombre lançaient des feux voilés.

—C'est pourtant vrai, murmura-t-elle en souriant et en souriant à la fois, je suis belle ! Je suis très-belle ! Pour la pre-

mère fois je le comprends bien. M. de Grandlieu me l'avait dit souvent... Je le croyais à peine. Et puis, que m'importait cela ? Il me semble aujourd'hui que j'en suis heureuse. Il me semble que j'en suis fière.

Germaine descendit.

Les appartements d'apparat du château se composaient de trois salons immenses dont le dernier, nous le savons déjà, s'ouvrait sur le jardin d'hiver où Sau-Rémo avait surpris l'entretien intime de la baronne et de la vicomtesse.

Deux houdoirs, réservés au joueurs d'écarté, de whist et de bouillotte, les soirs de réception, faisaient pendant au jardin d'hiver.

Toutes ces pièces prenaient jour sur la cour d'honneur, et, du côté du parc, sur la terrasse, par des portes-fenêtres ou par des hautes et larges croisées.

Plus de cent cinquante convives devaient assister au dîner et s'asseoir à trois tables différentes.

Les jolies femmes, en toilettes exquises, remplissaient déjà les salons du frou-frou des longues traînes et du scintillement des bijoux.

La première personne que Germaine aperçut en entrant fut André de San-Rémo...

II

André, debout et s'isolant à dessein en face de la porte principale, semblait attendre quelque chose ou quelqu'un...

Nous savons ce qu'il attendait.

Il avait quitté la casaque du gentleman-rider pour le costume de soirée, et il arborait la gardénia à la boutonnrière de son habit coupé merveilleusement et irréprochablement porté.

Un mouchoir de baptiste, noué autour de sa main gauche dégantée, cachait la blessure légère dont nous avons entendu Armand parler à Germaine.

Au moment où madame de Grandlieu parut, il la dévora du regard, et, voyant qu'elle tenait le bouquet envoyé par le marquis de Lautrec, au lieu de son bouquet à lui, il devint pâle et l'expression d'une tristesse morne se peignit sur son visage.

La décomposition subite des traits du jeune homme, décelant l'angoisse inouïe qui lui serrait le cœur, n'échappa point à Germaine et lui inspira une pitié profonde.

— Je ne veux pas qu'il souffre plus longtemps... se dit-elle tout bas.

Elle traversa les groupes avec la grâce aisée d'une jeune patricienne dont le grand monde est l'élément, répondant par un sourire et par un mouvement de tête aux saluts respectueux qui l'accueillaient, et, passant à côté de San-Rémo sans le regarder, elle murmura d'une voix si basse que seul il pouvait l'entendre :

— Merci.

En même temps, d'un geste rapide et peut être involontaire, elle abaissa son éventail vers le côté gauche de sa ceinture.

Puis elle continua son chemin.

André avait entendu le mot, il avait compris le geste.

Son regard suivit la pointe de l'éventail et vit la fleur tachée de sang posée si près du cœur de Germaine.

Il tressaillit de tout son corps, un soudain éblouissement le fit chanceler, et, s'il ne tomba point foudroyé par le bonheur, c'est que la joie ne tue jamais, même quand elle paraît au-dessus des forces humaines.

Deux valets de pied ouvrirent en ce moment les portes d'une salle à manger grande comme le hall des manoirs de l'aristocratie anglaise, et un maître d'hôtel, mieux vêtu qu'un ministre, prononça la phrase sacramentale :

— Madame la marquise est servie.

Le marquis de Lautrec vint offrir son bras à Germaine, tandis que le vicomte de Grandlieu conduisait madame de Lautrec.

André de S. n-Rémo, vainqueur du steeple-chase, occupait, selon la coutume invariable du château, la première place à celle des tables où les maîtres du logis avaient réuni leurs plus considérables invitées. Madame de Grandlieu était de celles-là.

Il se trouva donc, non point à côté de la vicomtesse mais presque en face d'elle.

S'il ne pouvait lui parler il pouvait du moins la voir, et il s'absorba si absolument dans sa contemplation extatique pendant toute la durée du repas, que sa voisine de droite et sa voisine gauche se firent certainement sur son compte une opinion qui peut se formuler ainsi :

— Ce jeune et charmant gentleman est bien timide ou bien distrait.

Pas une seule fois Germaine ne leva les yeux sur lui, mais à travers ses paupières abaissées il lui semblait voir son image nette et distincte ; elle sentait son regard peser sur elle et l'envelopper ainsi qu'une caresse, et ce regard lui faisait éprouver une sensation presque pareille à celle déjà ressentie quand le contact de la fleur sanglante avait brûlé sa chair et fait couler du feu dans ses veines.

Heureusement la jeune femme se trouvait entre le préfet du département et un grand propriétaire tourangeau, membre de l'Assemblée nationale et président du conseil général, et ces deux personnages importants s'occupaient beaucoup plus à parler politique par-dessus la tête de leur voisine qu'à s'étonner de sa préoccupation visible.

Pour l'acquit de leur conscience ils lui adressaient de temps en temps quelque parole polie, voir même quelque madrigal agréablement suranné. Elle répondait un peu au hasard, en souriant, et tout était ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Adorable petite vicomtesse, en vérité ! se disaient *in petto* le préfet et le député, un peu naïve, un peu nulle, un peu sotté. Mais jolie ! ah ! jolie ! l'amour même !

Et le député reprenait à haute voix :

— Vous croyez donc, mon cher préfet, que la loi sur les maires ! etc., etc.

Le dîner fut long, comme tous les repas d'apparat de la plantureuse Touraine où les services succèdent aux services avec une prodigalité si grande que *Gargantua* lui-même, de rebelaisienne mémoire, aurait demandé grâce.

Quand on quitta la salle à manger les voitures commençaient à prendre la file dans la cour d'honneur, amenant les invités pour le bal.

La nuit était venue.

Les bougies innombrables des lustres, des candélabres et des girandoles inondaient d'une lumière ardente les fresques des plafonds et les déesses du vieil Olympe étalant leur beauté toujours jeune. Les glaces vénitiennes à biseaux épais, les cannelures des grands cadres où les Lautrec du temps passé, debout dans leurs armures, semblaient revivre pour comparer les fêtes modernes aux tournois de leur époque, les pendeloques de Bohême, les sculptures fines et dorées des boiseries, scintillaient sous les feux tremblants de tant de cires allumées.

Deux orchestres, qui devaient tantôt mêler leurs harmonies et tantôt se répondre, occupaient des tribunes installées en moins d'une heure aux deux extrémités des salons et cachant leurs charpentes légères sous des tapisseries des Gobelins.

Le jardin d'hiver était éclairé, lui aussi, d'une manière sinon bien neuve et bien originale, du moins charmante.

Là point de lustres, point de bougies, rien d'éclatant, rien d'irradiant, mais des lustres discretes, taniées par des globes de cristal dépoli colorés de tous les tons du prisme et disposés avec un vif ressentiment du pittoresque.

On eût dit des lucioles sans nombre disséminées parmi les feuillages ou cachées dans les mousses des gazons.

Le reflet des globes roses, colorant sur son piédestal une *Vénus* de Couston, l'infidèle épouse du boiteux Vulcain semblait taillée par un ciseau divin, non dans un marbre de Carrare mais dans un bloc de chair palpitante.

L'atmosphère extérieure était tiède. La lune se levait blanche et ronde à l'horizon, au sommet des futaines noires, mettant des hachures lumineuses sur les eaux de la petite rivière où, dans l'après-midi de ce même jour, le joli baron de Ferrier avait pris un bain si complet.

C'était enfin une de ces adorables soirées de juin qui semblent faites pour l'amour.

Sur les pelouses voisines du château on avait dressé des tables, et la grandiose hospitalité des Lautrec mettait des rafraîchissements et des comestibles de toute nature à la disposition des braves gens qui, n'étant pas et ne pouvant pas être invités, désiraient cependant prendre part à la fête.

Les portes-fenêtres et les croisées donnant sur le parc étaient ouverts au grand large.

Bon nombre de curieux s'en approchaient déjà, quoique les deux orchestres fussent encore muets pour voir étinceler les millions, sous forme de diamants, sur les épaules des grandes dames.

Tout à coup résonnèrent dans les salons ces sonorités vagues qui s'échappent des cuivres et des instruments à cordes et à vent, lorsque les musiciens se mettent d'accord.

Les groupes se disjoignirent aussitôt et les hommes de tous les âges, jolis petits goumoux et diplomates gourmés, se hâtèrent d'inviter les dames.

Chacun, en villégature, doit payer de sa personne.

Les gens sérieux, ou se croyant tels, qui pour rien au monde à Paris ne se départiraient de leur gravité, prennent part, de fort bonne grâce, aux sauteriers de châteaux. C'est admis.

—Je vais l'inviter, pensa San-Rémo. Toucher sa main. Lui parler, l'entendre. Ce sera le ciel.

Il fit quelques pas du côté de madame de Grandlien, mais, avant d'arriver à elle, il se ralentit,

—L'inviter, répéta-t-il, certes, je le veux, mais comment ? Ma voix, je le sens bien, va trembler, et j'aurai l'air d'un malade ou d'un fou ! Pourrais-je, en m'adressant à elle, prononcer la phrase banale que tous ces hommes ont sur les lèvres, et, voyant à son côté la fleur qui vient de moi, saurai-je éloigner le vertige ? Aurai-je le courage, aurai-je la force, oubliant les paroles convenues qu'il faut dire, de ne lui point crier : *Je vous aime* ? En se posant cette question André s'était arrêté tout à fait, honteux de sa faiblesse et furieux contre lui-même.

Cette émotion violente, absurde assurément mais dont ne riront point ceux qui ont été vraiment jeunes et qui ont vraiment aimé, ne fut d'ailleurs que passagère.

San-Rémo se gourmanda vigoureusement, et comme le bon roi Henri à son premier combat, se dit :

—Eh ! puisque je suis ridicule et peureux, et puisque malgré moi je tremble, j'irai en tremblant, mais j'irai.

Et, d'un pas mal assuré, il reprit sa marche interrompue.

Trop tard !

Tandis qu'il luttait contre lui-même, plusieurs hommes, s'empresant autour de Germaine, avaient formulé leur requête et la jeune femme inscrivait des noms sur son carnet.

—Allons ! je l'ai bien mérité ! murmura San-Rémo avec un mouvement de dépit et de colère. Ces godelureux vont s'emparer d'elle et l'obséder de leurs propos oiseux et de leur nullité prétentieuse ! Ils lui parleront ! elle aura l'ennui de les entendre, la fatigue de leur répondre, et moi, je me tiens à distance ! Je ne l'ai pas même invitée ! Que va-t-elle penser de moi ?

Le prélude simultané des deux orchestres, entamant la première figure d'un quadrille, occupa court au monologue fiévreux et rageur d'André.

Le bal commençait.

Les cavaliers et leurs danseuses se mettaient en place et San-Rémo se réfugia dans l'embrasure d'une croisée, le plus près possible de Germaine qu'il voyait tantôt de profil et tantôt de trois quarts.

Il connut alors un supplice dont il avait jusqu'alors à peine soupçonné l'existence, le supplice de la jalousie insensée et sans motif.

Le cavalier de la vicomtesse était un beau jeune homme de trente ans, du meilleur monde et de façons charmantes, le comte de Béville, arrivé second dans le steeple-chase gagné par André.

Naturellement M. de Béville causait avec sa danseuse, et comme il causait bien, d'une façon simple et spirituelle on même temps, Germaine ne lui refusait point son attention ; parfois, en l'écoutant, elle souriait, et, en lui répondant, elle levait sur lui ses grands yeux doux et timides.

Certes il n'y avait rien là qui ressemblât, même de bien loin, à une galanterie audacieuse de la part du jeune homme. On n'aurait pu découvrir un atome de coquetterie dans les manières candides de la jeune femme.

André cependant s'exaspérait de ce semblant d'intimité qui devait finir avec la dernière note de la dernière figure du quadrille ; sa main crispée déchiquetait l'innocent gardénia de sa boutonnière, et il se demandait :

—Que lui dit-il ? que lui répond-elle ? Pourquoi ce fat se penche-t-il ainsi sur elle en lui parlant tout bas ? Pourquoi le regarde-t-elle de cette manière ? Elle le trouve charmant sans doute et le lui montre par son sourire ! Ce comte de Béville m'est odieux ! Son attitude m'énerve, sa figure me déplaît, et je trouverai quelque moyen de le lui prouver tout à l'heure !

Le quadrille touchait à sa fin.

André sentit un bras se passer sur le sien. Il se retourna et vit la belle et bienveillante figure de M. de Grandlieu qui lui souriait.

—Comme vous voilà seul et triste, mon enfant ! lui dit le vicomte. Souffrez-vous de votre blessure ?

—En aucune façon, répliqua le jeune homme. J'avais même oublié cette égratignure, qui sera fermée demain.

—Pourquoi ne dansez-vous pas avec Germaine ?

—J'allais avoir l'honneur, il n'y a qu'un instant, d'inviter madame de Grandlieu. Mais, mieux avisés et plus heureux, d'autres m'avaient devancé déjà et je crains fort qu'il ne reste plus désormais de place pour moi sur son carnet.

—Nous allons arranger cela, répondit Armand en souriant de nouveau, voilà que le comte de Béville reconduit Germaine à sa place, venez avec moi.

Et il entraîna André

III

Germaine venait de se rasseoir et son danseur, après l'avoir salué, s'éloignait.

La jeune femme devint pourpre en voyant son mari se diriger de son côté avec San-Rémo, et pendant une seconde elle plongea son doux visage dans les roses blanches de son bouquet.

—Mon amie, lui dit Armand, je vous amène un retardataire très-désolé et très-confus de s'être laissé distancer auprès de vous, lui qui sait si bien arriver le premier quand se s'agit point de quadrilles.

Germaine sourit pour cacher son trouble.

—Présentez votre requête, reprit Armand en s'adressant à André. Vous avez la parole.

—Me ferez-vous l'honneur, madame, de m'accorder une contredanse ? murmura le jeune homme.

—Oui, certes, répondit la vicomtesse en ayant l'air d'étudier son carnet de bal afin de ne point lever les yeux sur son interlocuteur, mais vous venez bien tard, monsieur, et les cinq premiers quadrilles sont promis.

—Les quadrilles seulement ? demanda André.

—Sans doute.

—Eh bien ! madame, faites-moi la grâce de m'inscrire pour une valse.

—Je le voudrais, mais c'est impossible, dit Germaine après un moment d'hésitation.

—Me permettez-vous de vous demander le motif de cette impossibilité ?

—Il est bien simple, je n'ai jamais valsé, et le lieu serait mal choisi pour une éducation à faire.

San-Rémo n'osait insister.

M. de Grandlieu intervint.

—Ne vous tenez point pour battu, mon cher enfant, fit-il. Êtes-vous aussi bon valseur que vous êtes bon cavalier ?

—Je le crois, répondit André. On me l'a dit souvent.

—Dans ce cas, Germaine peut accepter sans crainte. Elle n'aura qu'à se laisser conduire et son inhabileté, grâce à vous, passera tout à fait inaperçue.

—Ratifiez-vous cet arrangement, madame ? demanda le jeune homme.

—Il le faut bien, puisque M. de Grandlieu m'autorise et que votre expérience me rassure. Mais, songez-y, ajouta-t-elle en souriant de nouveau, la responsabilité de ce grave début incombe.

—Je l'accepte sans hésiter, répliqua San-Rémo, je réponds de tout. Daignez donc m'inscrire à la fois, madame, et pour la prochaine valse et pour le sixième quadrille.

L'auteur de ce récit n'a point la prétention d'être un moraliste sévère, mais des mille gracieux écueils dont est semée la vie mondaine et sur lesquels vient échouer la vertu féminine, la valse, selon lui, est le plus dangereux ! Bien imprudents, pour ne pas dire bien maladroits, sont les maris qui n'entrent point en révolte contre elle !

Qui donc, si ce n'est Vénus Astarté elle-même, inventa cette danse molle et voluptueuse qui jette une jeune femme dans les bras d'un homme, aux accords enivrants d'une musique faite à souhait pour remuer les cœurs et pour troubler les sens ?

Et tandis que cette musique répand la langueur de ses notes dans une atmosphère déjà saturée d'électricité amoureuse, les couples enlacés passent en tournoyant sous les lustres, et ce tournoiement même, en les isolant de la foule, leur permet ou plutôt leur impose la solitude à deux.

Alors le valseur brûle de son souffle les épaules de la valseuse dont sa main frémissante presse la taille abandonnée. Autour de son épaule, sur son habit noir, un bras nu. Sous ses yeux une poitrine à peine voilée qui pour lui n'a plus de secrets. Soulevées par le tourbillon, de longues boucles de cheveux soyeux viennent lui caresser le visage. Le subtil parfum qui grise et qui rend fou, — *odor di femina*, — s'exhale du jeune corps agité, lui jetant à pleines bouffées les tentations et les aspirations sensuelles.

Quelles paroles prononcera-t-il alors, sinon des paroles d'amour, et comment la valseuse, surexcitée jusqu'au délire par cet abandon de tout son être dans un enlacement lascif, pourrait-elle s'en irriter ? pourrait-elle même s'en étonner ?

Les choses sont ainsi. Du reste c'est charmant, et les parfaits maris, qui avant d'être des époux modèles ont été de jolis valseurs, sourient aux valseurs de leurs femmes !

Il y a des grâces d'état !

Une polka suivit la première contredanse, puis, après la polka, vint un second quadrille.

Enfin le prélude des orchestres donna le signal d'une valse et André, s'approchant de Germaine qui se leva les yeux baissés, sentit un étrange frisson passer sur sa chair tandis qu'il arrondissait son bras autour d'une taille adorée.

Nous l'avons dit et nous le répétons, la valse explique tout et rend tout vraisemblable. Elle déplace et modifie, pendant sa durée, les conditions normales de l'existence. Elle émousse le sens moral, quand elle ne l'anéantit pas tout à fait. Elle mûrit la passion.

Sans elle, la scène que nous allons raconter aurait-elle été possible ?

Pendant quelques secondes Germaine n'éprouva point l'émotion puissante qu'elle redoutait et qu'elle espérait à la fois.

Malgré les encouragements d'Armand et la responsabilité complète qu'acceptait San-Rémo, elle se défiait d'elle-même, elle avait peur d'attirer l'attention par une gaucherie qui lui semblait inévitable, et cette inquiétude bien féminine écartait momentanément toute autre préoccupation.

Il ne fallut qu'un instant pour la rassurer.

Dès les premières mesures, en se sentant emportée par son cavalier selon le rythme de la musique, comme une feuille

que le vent soulève, elle comprit que pour lutter de grâce avec ces valseuses émérites il lui suffisait de se livrer avec confiance au bras fort qui l'enlaçait.

Elle le fit, et alors seulement, en songeant que ce bras était le bras d'André, elle ressentit dans toute sa plénitude l'émotion attendue.

Rien d'absolument net et distinct ne surnageait encore sur le chaos de sa pensée, mais elle se disait déjà :

—Celui dont l'étreinte me soutient et me guide, celui dont je sens battre le cœur tout près de ma poitrine, celui dont le souffle m'effleure et dont la main me brûle, c'est l'homme qui m'aime et qui, poussé par son amour, a joué sa vie à deux reprises, d'abord pour obtenir l'accès de ma maison, et ensuite pour mettre à mes pieds les fleurs que j'avais désirées.

Quand une jeune femme, placée dans les conditions où se trouvait Germaine, se dit ces choses au début d'une valse, il est bien vraisemblable qu'avant la fin de cette valse, elle aura tout à fait perdu la tête. Ce qui ne manqua point d'arriver en effet.

André se taisait.

En premier lieu la timidité, compagne inséparable d'une passion profonde qui ne s'est pas déclarée encore, paralysait momentanément la parole sur ses lèvres ; puis, malgré son inexpérience presque complète en pareille matière, il comprenait instinctivement que la musique et cet ensemble de choses dont nous avons tenté plus haut d'indiquer les effets certains paraissent pour lui avec une incomparable éloquence.

Il devinait juste.

Et quand son regard ébloui descendait au visage de madame de Grandlieu, il voyait les paupières émuës de la vicomtesse battre sur ses grands yeux comme les ailes d'un papillon qui cherche à s'envoler.

Quelques secondes encores s'écoulaient.

Le mouvement de la valse, rapide et presque violent d'abord, s'était ralenti peu à peu, et maintenant il balançait avec une voluptueuse langueur les couples décrivant leurs courbes incessantes, passant tour à tour l'un près de l'autre, et s'effleurant sans se toucher.

Germaine parla la première.

Son ivresse intérieure l'étouffait. Il lui fallait la laisser déborder en paroles et, renversant un peu son cou flexible, de manière à regarder de bas en haut André, qui la dominait de toute la tête, elle balbutia d'une voix sourde et brisée :

—Ainsi, vous aviez entendu ?

—Tout... répondit André.

—Où vous cachez-vous donc ?

—Derrière la statue de Vénus près de laquelle vous étiez assise.

—Que faisiez-vous dans le jardin d'hiver ?

—Je vous voyais de loin et, quand vous vous êtes rapprochée, je n'ai pas eu le courage de trahir ma présence. J'avais besoin de vous voir encore et de vous entendre. C'était très-mal, je le sais bien... je ne cherche point à plaider ma cause. Je dis la vérité... voilà tout.

—Et, poursuivait Germaine, quand, à propos du bouquet de Diane, que j'admira en le refusant, j'ai dit ces imprudentes paroles : *D'il y en avait deux...* l'idée vous est venue de cette incroyable folie ?

—A l'instant, oui, comme un éclair.

—Et vous n'avez pas hésité ?

—Vous savez bien que non !

—Ainsi, pour satisfaire un désir à peine conçu, vous alliez braver les périls d'une course insensée, et ceux dont la baronne avait signalé l'existence !

—Je les bénissais en les bravant ! Courir un danger pour vous, songez-y, quel ivresse !

—Et les amis à qui vous êtes cher ! Vous ne songiez point à leur chagrin s'il vous arrivait malheur ?

—Je ne songeais qu'à vous, madame ! Que m'importait le reste du monde ? Ma vie aurait été trop payée par un de vos sourires et ma mort par une de vos larmes !

Germaine et André se turent. Les sonorités des orchestres étaient en ce moment assourdies à dessein et comme voilées, et dans ce silence relatif les jeunes gens pouvaient entendre les battements de leurs cœurs.

Germaine reprit :

— Enfin, ces dangers ?

— S'ils existaient réellement, répliqua San-Rémo, ils se cachaient bien, je ne les ai pas vus.

— Cependant vous êtes blessé.

— En brisant le vitrage d'un châsis, un éclat de verre a déchiré ma main. Heureuse blessure benie, puisque la fleur que vous daigniez porter garde une trace de ce sang, que jusqu'à la dernière goutte je voudrais répandre pour vous !

Peu à peu André et Germaine, décrivant une vaste ellipse, s'étaient éloignés des vingt couples tourbillonnants qui ne s'écartaient guère des deux plus grands salons.

Tout près d'eux s'ouvrait la haute porte vitrée du jardin d'hiver dont les lucres discrètes, tamisées par le feuillage, et les meandres mystérieux des sentiers obscurs semblaient les attirer.

André, valsant toujours, fit franchir le seuil à Germaine, mais sans prémédiation d'aucune sorte et sans même s'en apercevoir.

Il avait su si bien s'isoler avec elle au milieu de la foule, qu'il n'avait nul désir d'une solitude plus complète, et d'ailleurs le jardin d'hiver n'était pas tout à fait désert.

Au moment où les jeunes gens y pénétraient ensemble un personnage de toilette de bal, qui paraissait chercher les allées les plus sombres, se jeta vivement derrière le piédestal de la statue de Vénus dont San-Rémo, quelques heures auparavant, s'était fait un abri.

Ni André ni Germaine ne s'aperçurent de sa présence.

IV

Il y eut un nouveau en dangereux silence.

Les dernières paroles d'André bruissaient à ses oreilles, remplissaient à la fois son cœur et son cerveau, et littéralement l'affolaient.

— Tout son sang... se répétait-elle, il voudrait le donner pour moi, il le dit, et c'est vrai, et je n'en puis douter puisqu'il a déjà fait ce qu'il offre de faire encore.

Le jeune homme renoua l'entretien.

— Germaine, murmura-t-il.

Pour la première fois il se servait de ce nom familier en parlant à la vicomtesse.

Madame de Grandlieu, sans étonnement et sans colère, leva les yeux sur lui.

— Germaine... répéta-t-il d'une voix très-basse et toute tremblante. Je veux vous demander une grâce... Me l'accorderez-vous ?

La fille Clotilde de Randal ne répondit point et son regard interrogea.

— Il est une chose que plus que tout au monde je désire... poursuivit André. Et, si vous ne me la refusez pas, aucune joie sur la terre ne se pourra comparer à la mienne.

Il s'arrêta.

— Qu'est-ce donc ? balbutia Germaine.

Il reprit :

— Un jour, en ma présence, on a chanté des vers, étaient-ils bons ou mauvais ? je l'ignore et qu'importe ? mais je les trouvais éloquents... Une musique les accompagnait... elle était suppliante... elle était passionnée... on croyait entendre en ses notes les battements d'un cœur ivre d'amour... Je ne le sais plus, cette musique, mais je me souviens des vers et des oublierai jamais... Voulez-vous que je vous les dise ?

Germaine fit de la tête un signe affirmatif.

— Écoutez donc.

Et, d'une voix que le désir ardent rendait vibrante, mais toujours basse cependant et qui semblait toujours, André murmura :

Je la veux, cette fleur meurtrie

Entre ta ceinture et ton cœur.

Je la veux, pâle et flétrie...

Je la veux, morte et sans couleur.

Il s'interrompit, puis reprit :

— A quoi bon continuer ? Vous avez compris, n'est-ce pas ?

La jeune femme poussa un soupir étouffé.

— Eh bien ! poursuivit André impétueusement, si vous avez compris, écoutez donc encore... Ce n'est plus la chanson qui parle, c'est moi qui dis à vos genoux :

Je la veux, cette fleur meurtrie

Entre ta ceinture et ton cœur...

“ Je la veux, cette fleur que vous avez portée ! Je la veux cette fleur choisie entre toutes, j'en suis sûr, parce qu'une goutte du sang versé pour vous en tachait la blancheur ! A cette fleur, ma vie est attachée ! J'implore... j'attends... j'espère... Donnez-la-moi, Germaine... Germaine, ayez pitié... ”

— La voici... balbutia madame de Grandlieu :

Prenez-la, cette fleur meurtrie

Entre ma ceinture et mon cœur.

“ Elle est à vous, André... André, je vous la donne. ”

Et, arrachant la fleur sanglante, elle la tendit à San-Rémo. Mais tout à coup une rougeur ardente remplaça sa blancheur de marbre.

— Ne restons pas ici, balbutia-t-elle d'une voix méconnaissable et avec un trouble profond, venez, rentrons au bal.

Tout ce qui précède s'était passé en beaucoup peu de temps que nous n'en avons mis à l'écrire. Les deux orchestres modulaient les dernières mesures de la valse, et lorsque André reparut avec Germaine dans les salons remplis de monde où les couples fatigués tournoyaient encore, personne ne s'était aperçu de la courte disparition des deux jeunes gens.

San-Rémo conduisit à un fauteuil Germaine redevenue très-pâle. A peine assise elle renversa sa tête sur le dossier de son siège. Elle ferma les yeux à demi et il lui sembla qu'autour d'elle les murailles, les tentures, les danseurs et les lustres formaient une ronde vertigineuse dont, à chaque seconde, la rapidité folle s'accélérait encore.

Ses paupières s'abaissèrent alors tout à fait, elle poussa un faible soupir et ses bras détendus s'abattirent le long de son corps.

Elle venait de perdre connaissance.

Cette syncope fit événement, M. de Grandlieu accourut et, tout en faisant respirer des sels à sa femme, rassura et gronda de son mieux André qui se désolait.

— Ce ne sera rien, lui dit-il, mais vous êtes un grand coupable, mon cher enfant, Germaine débutant aujourd'hui, c'était une imprudence capitale de la faire valser si longtemps... Vous l'avez étourdi et vous voyez le résultat qu'il était facile de prévoir. J'aurais mieux de votre prudence.

San-Rémo ne répondait pas, il en savait plus long qu'Armand sur les véritables motifs de la défaillance de Germaine.

Diène de Ferrier, la marquise de Lautrec et plusieurs jeunes femmes se pressaient autour de cette dernière et agitant la grave question de savoir s'il ne serait point à propos de la porter dans son appartement, quand tout à coup elle rouvrit les yeux et déclara en souriant qu'elle se sentait presque complètement remise, qu'elle ne désirait pas se retirer, mais qu'elle ne danserait plus ce soir-là, et quiconque à l'avenir solliciterait d'elle une valse serait repoussé avec perte.

André, tout à son ivresse maintenant que l'état de madame de Grandlieu ne pouvait plus l'inquiéter, appuyait sa main sur le côté gauche de sa poitrine et pressait contre son cœur la fleur bienheureuse, la fleur chérie, la fleur meurtrie.

Ainsi qu'il arrive aux amoureux bien épris, il éprouvait

l'impérieux besoin de fuir la foule pour s'isoler avec ses pensées et pour savourer son bonheur.

Il reprit donc le chemin de ce jardin d'hiver où deux joies immenses lui étaient advenues coup sur coup en si peu de temps, et il s'assit sur le banc de verdure, au pied de la statue de Vénus, à cette même place où Germaine, ne se doutant guère que ses paroles tombaient dans une oreille si intéressée à les entendre, avait dit à son amie que l'affection de M. de Grandlieu était toute paternelle et rien que paternelle.

Depuis quelques secondes San-Sémo s'abandonnait à la double volupté de ses souvenirs, quand une main s'appuya sur son épaule et quand une voix bien connue murmura ces paroles à son oreille :

— Eh bien ! mon cher enfant, aurez-vous désormais confiance en votre vieil ami ?

— Vous, baron ! s'écria le jeune homme en se levant, très-étonné.

— Chut ! fit vivement Croix-Dieu, car, en effet, c'était bien lui, parlez plus bas, je vous en prie ! c'est important !

— Pourquoi ?

— Parce que, n'étant point invité, il est très-naturel que je tiennne à garder le plus strict incognito.

— Comment donc êtes-vous ici ?

— En contrebande...

— Mais vous risquez.

— Absolument rien, interrompit le baron. J'ai pris mes enseignements. Les jours de courses et de bal on reçoit céans beaucoup de gens qui ne font point partie de la société habituelle des châtelains, et les amis de la maison ont licence de présenter leurs amis, sans autorisation préalable, soit au marquis, soit à ses fils. Donc ma figure inconnue ne pourrait étonner personne, sauf M. de Grandlieu que j'évite avec soin. D'ailleurs je ne me prodigue point, j'ai gagné ce jardin d'hiver sans passer par les salons, et j'y suis depuis plus d'une heure.

André tressaillit.

— Depuis plus d'une heure ! répéta-t-il.

— Parfaitement.

— Mais alors.

Le jeune homme s'arrêta.

— Mais alors, continua Croix-Dieu, j'ai donc été témoin de la scène d'opéra-comique, si bien jouée, il n'y a qu'un instant, par deux charmants acteurs ? C'est là ce que vous voulez dire, je suppose ?

— Oui, balbutia André avec le plus grand trouble, oui, c'est là ce que je veux dire.

— Je n'en ai perdu ni un mot, ni un détail. Je puis ajouter que l'espoir de surprendre au vol qu'une épisode de ce genre était l'unique mobile de ma présence ici. Je me doutais que la pièce amoureuse dont la suite du steeple-chase avait été le prologue aurait ce soir un épilogue, et je ne me trompais pas.

— Quoi ? vous savez ?

— Tout ce qui vous intéresse, oui, mon enfant, mettez-vous cela dans l'esprit ! J'étais aux courses. Mes compliments ! C'est plaisir de vous montrer le chemise ! Un élève tel que vous fait honneur à son maître ! Mes conseils étaient bons, qu'en pensez-vous ?

— Allons, mon cher enfant, vous êtes trop parfait !

— Une poignée de main, et adieu. L'express de cette nuit me ramène à Paris et je m'en vais tranquille en vous laissant heureux.

Puis le baron, sans écouter André, disparut dans la plus sombre des allées du jardin d'hiver

V

Nul incident nouveau ne se produisit pendant la fin de cette soirée.

Fidèle à sa résolution Germaine ne dansa plus et, prétextant une grande fatigue, suite naturelle de son étourdissement passager, elle regagna son appartement un peu avant minuit et se mit au lit, après avoir pressé contre ses lèvres et contre

son cœur, puis caché sous les dentelles de son oreiller, les fleurs dérobées par André aux serres du chatelain de Prades.

Lisons brièvement de quelle façon avait été accompli ce larcin qui, malgré notre profond respect pour les saintes lois de la propriété, nous paraît un crime aussi excusable que la plupart de ceux du même genre n'ayant point pour mobile l'intérêt, mais l'amour.

Nos lecteurs l'ont déjà compris, San-Rémo, au lieu de ralentir et d'arrêter *Tonton* après avoir atteint le poteau d'arrivée, l'avait éperonné de plus belle, convaincu qu'on mettrait sa fugué sur le compte de l'indiscipline ou poulain trop ardent.

Pour sortir du parc de ce côté il fallait franchir le saut-de-loup dont nous avons entendu le baron de Ferrier et M. de Grandlieu constater l'effrayante largeur.

Confiant dans l'énergie tout exceptionnelle de son cheval, André n'hésita point à tenter l'aventure, et son imprudence inouïe fut couronnée d'un succès complet.

Une fois dans la campagne il s'orienta et, maintenant *Tonton* à la même allure, prit à travers champs le chemin du château de Prades, situé à douze kilomètres environ du château de Lautrec.

Cette distance fut parcourue, ou plutôt dévorée par l'enragé poulain en moins d'une demi-heure, et le cavalier, traversant un petit bois, s'arrêta au pied d'une haute et sombre muraille dont une rangée de chevaux de frise du plus formidable aspect garnissait le couronnement.

Tous les dix pas, sur des planches disposées *ad hoc* et fixées aux pointes de fer, se lisait en grosses lettres noires cette menaçante inscription :

IL Y A DES PIÈGES A LOUP DANS LA PROPRIÉTÉ.

André le savait déjà et n'était point homme à reculer pour si peu.

Il attacha à une branche la bride de *Tonton* dont la robe sombre était blanche de sueur et d'éclume, et il se mit en quête d'un endroit par où il lui fut possible de s'introduire dans le parc de M. de Prades.

Un orme centenaire dont les fortes branches dépassaient le mur lui fournit ce qu'il cherchait.

Il se hissa sans trop de peine jusqu'à la première fourche de l'arbre géant, grâce aux rameaux parasites croissant le long du tronc et fournissant des points d'appui à ses pieds et à ses mains ; il marcha comme un gymnaste sur une grosse branche horizontale, atteignit le chaperon, le franchit en s'aidant des chevaux de frise devenus ses alliés, jeta un coup d'œil audessus de lui, s'assura qu'aussi loin que la vue pouvait s'étendre le parc était désert, et il descendit enfin d'autant plus facilement qu'un vieux lierre très-épais, revêtant la paroi intérieure de la muraille, lui servit d'échelle.

Il était dans la place.

Il ne s'agissait plus que de trouver les serres. Il s'engagea dans la première allée qui s'offrit à lui et, nous devons en convenir, ce ne fut pas sans un certain battement de cœur qu'il en foula le soi, car de distance en distance s'échelonnaient des poteaux portant la terrible inscription :

IL Y A DES PIÈGES A LOUP.

Or, s'il est une perspective peu rassurante et médiocrement séduisante, c'est celle de sentir tout à coup ses jambes mordues et brisées par les dents d'acier d'une chausse-trappe. Les plus solides courages peuvent défaillir en face de ce péril invisible, agissant sur l'imagination comme les fantômes de la nuit agissent sur l'esprit de certaines gens braves le jour et nerveux dans les ténèbres.

→ A la grâce de Dieu ! se dit André, et il continua d'un pas ferme et rapide.

Ce n'était pas tout.

Le jeune homme pouvait, à l'improviste, se trouver en face de M. de Prades ou rencontrer quelqu'un de ses serviteurs,

Cette éventualité ne l'inquiétait que médiocrement.

—Si j'ai affaire au châtelain, pensait-il, je lui parlerai franchement... je lui dirai qu'il s'agit d'amour. C'est un vieillard, mais enfin il a été jeune... il a dû aimer autrefois. J'évoquerai ses souvenirs du passé. Je trouverai, pour le convaincre, des paroles éloquentes. Je serai si suppliant qu'il se laissera toucher et qu'il me donnera lui-même les fleurs que je viens lui voler. Si au contraire le hasard met sur ma route des valets, j'ai dans ma poche assez d'or pour leur prouver que je ne suis point un vulgaire filou, et certes ils ne me refuseront pas une complicité presque innocente et chèrement payée. Sans les pièges à loup tout irait bien, mais, par malheur, avec ces diaboliques engins aucune transaction n'est possible.

En monologuant de cette façon, le jeune homme marchait toujours.

A mesure qu'il avançait les inscriptions devenaient plus nombreuses, et il apercevait çà et là, jetés sur le bord des gazons, quelques-uns des formidables instruments renouvelés du moyen-âge dont avait parlé la petite baronne de Ferrier.

Rouillés, détendus, hors d'usage, ils semblaient oubliés par un jardinier négligent.

—Voilà de laides inventions ! pensait San-Rémo avec un sourire un peu contraint. Mes pauvres jambes, que Dieu vous garde !

Enfin il atteignit un découvert, séparé seulement du château par des pelouses et par quelques bouquets de grands arbres.

Sur la droite s'élevaient, comme un diminutif du Palais de Cristal, les vastes et magnifiques serres où le vieux châtelain de Prades gardait ses richesses parfumées.

Là, comme ailleurs, solitude absolue... pas un bruit, par un être animé. On aurait pu se croire dans le parc du palais des Sept-Dormants.

Les inscriptions comminatoires apposées à chaque pas semblaient dire : *Toute vigilance est superflue. Les pièges suffisent !*

Ils ne suffisaient point ce jour-là, car André put arriver sans encombre jusqu'aux serres dont il trouva les portes fermées.

C'était un obstacle dérisoire !

Avec son poignet gauche, insuffisamment enveloppé dans son mouchoir, le jeune homme brisa les carreaux du vitrage (et c'est en ce moment qu'un éclat de verre lui blessa la main), il lui devint possible de soulever un chassis et de s'introduire dans le gynécée végétal dont M. de Prades était le sultan.

Il avait hâte d'en finir et, sans s'attarder à l'admiration que devait lui inspirer l'admirable et rare spectacle étalé sous ses yeux, sans accorder plus d'un coup d'œil aux trésors étouffés de la flore tropicale et aux fantastiques orchidées luttant d'éclat avec les ailes des papillons de leur pays, il se mit en quête des fleurs pareilles à celles qui composaient le bouquet de la petite baronne.

Il les trouva, il les cueillit, une large feuille lui servit de cornet, un brin de liane souple et flexible lui permit de réunir solidement la gerbe embaumée qu'il cacha sous sa casaque de jockeys, et il reprit, avec une précipitation qui n'étonnera personne, la route déjà parcourue.

—Pourvu, pensait-il chemin faisant, pourvu que les pièges à loup, si bienveillants pour moi jusqu'ici, ne prennent point tout à l'heure une formidable revanche ! Ce serait échouer au port ! Ah ! bah ! l'amour m'a protégé depuis ce matin ! Pourquoi m'abandonnerait-il ?

L'amour fit son devoir.

André, sans rencontrer âme qui vive, traversa de nouveau le parc atteignit la muraille d'enceinte, et la peine de la franchir lui fut même évitée cette fois car il découvrit, quelques pas plus loin, une petite porte à demi cachée sous le herbe et n'ayant pour toute fermeture qu'un solide verrou intérieur.

Il tira ce verrou, ouvrit la porte, rejoignit Tonton, s'élança sur son dos, l'embarqua au plus impétueux galop et regagna le château de Lautrec où il rentra sans nul mystère par la grille, avant même que les châtelains et leurs invités fussent revenus du champ de course.

Nous savons le reste.

Il nous reste maintenant à expliquer la chance merveilleuse (que quelques-uns de nos lecteurs ont déclarée peut-être invraisemblable) grâce à laquelle San-Rémo, échappant aux pièges nombreux semés dans le parc du château de Prades, avait pu mener à bien son expédition sans trouver sur son chemin la moindre entrave et l'ombre d'un obstacle.

Rien de plus simple, rien de plus facile.

M. de Prades, le meilleur des hommes, préférait assurément ses fleurs à tout au monde, mais, sans hésitation sinon sans regrets, il aurait sacrifié ses fleurs chéries plutôt que de recourir pour les sauvegarder à des moyens cruels, à des expédients sauvages.

Oui sans doute il portait dans sa poche un revolver destiné, disait-il, à brûler la cervelle du profane essayant de violer par surprise les mystères du harem...

Mais ce revolver n'était point chargé.

Oui sans doute la réputation des pièges à loup et des chausse-trappes était bien et solidement établie, et glaçait d'effroi les maraudeurs des alentours qui, ni pour or ni pour argent, n'auraient affronté les engins du vieux gentilhomme.

Mais ces engins n'existaient qu dans l'imagination du public, sur les écrivains terrifiants, et sous la forme palpable des échantillons rouillés placés à dessein bien en vue.

On croyait. Que fallait-il de plus ?

M. de Prades donnait à ses merveilleuses serres l'épouvante pour sentinelles ; elles étaient bien gardées.

Quant à la solitude absolue au milieu de laquelle André avait agi, elle est non moins simple, non moins facilement explicable que tout le reste.

Valets de chambre et jardiniers, les uns autorisés et les autres sans permissions et avaient déserté le château de Prades ce jour-là, avec un ensemble parfait, pour assister aux courses, laissant par conséquent le champ libre à l'heureux vainqueur du steeple-chase.

Un grand déjeuner devait réunir le lendemain les nombreux invités qui remplissaient encore la demeure hospitalière des Lautrec, mais Germaine témoignait le désir de retourner de bonne heure à Grandlieu, et nous savons que les moindre volonté de la jeune femme étaient des ordres pour Armand.

En conséquence ce dernier, la vicomtesse et André, partirent dès neuf heures du matin.

Tonton resta seul l'hôte des écuries du vieux marquis où un box spécial fut mis à sa disposition, deux jours de *far niente* absolu paraissant nécessaires à la santé du terrible et vaillant poulain après ses exploits de la veille.

Dans l'après-midi, M. de Grandlieu monta à cheval.

Il allait visiter l'un de ses domaines, situé à quelques lieues, et ne devait revenir qu'à six heures, pour le dîner.

—J'aurais dû peut-être vous proposer de m'accompagner... dit-il à André ; si je n'en ai rien fait c'est qu'il y a quatre semaines, tout au plus, vous étiez convalescent, et je suis entièrement convaincu qu'à la suite des fatigues d'hier vous avez besoin de repos. Ne mez point, mon cher enfant ! je ne vous croirais pas. Donc je pars, et à ce soir.

Armand serra la main du jeune homme et s'éloigna, suivi d'un groom.

André et Germaine restaient seuls au château.

André, en rentrant au salon, n'y trouva plus Germaine. — Aussitôt après reçu l'adieu de son mari, la jeune femme était remontée dans son appartement.

—Que vais-je faire ? se demanda-t-il avec tristesse, les heures de cette journée vont me sembler bien longues !

Depuis la scène de la valse interrompue dans le jardin d'hiver, et depuis son rapide entretien avec le baron de Croix-Dieu, André n'avait pas fermé l'œil. Le fleur tachée de sang pressée contre son cœur le brûlait comme la veille elle brûlait Germaine. Une fièvre ardente, fièvre d'amour, fièvre d'espoir, fièvre d'angoisse aussi incendiait le sang dans ses veines.

La journée était chaude, l'atmosphère lourde et orageuse.

Il quitta le château, s'enfonça dans le parc, suivit l'avenue séculaire dont les arceaux de sombre verdure aboutissaient aux rives de la Loire et, se laissant tomber sur un banc rustique adossé au tronc moussu d'un gigantesque châtaignier, il s'absorba dans ses pensées.

Deux heures se passèrent ainsi.

Tout à coup André tressaillit. Il lui semblait qu'une forme féminine, svelte et blanche, la forme de Germaine, glissait entre les feuillages.

Il regarda avec une dévorante attention, mais le gracieux fantôme avait disparu.

VI

Vers le milieu du parc, à cent pas environ de la grande avenue, sous des arbres immenses et au bord d'un petit lac où les nénuphars étalaient leurs larges feuilles, s'élevait une construction légère en forme de chalet.

L'unique pièce du premier étage était tout à la fois un salon d'été et un cabinet de travail.

Germaine y passait assez souvent une partie de l'après-midi, lisant, jouant du piano, ou peignant à l'aquarelle.

C'est au chalet qu'elle se rendit ce jour-là, alors que San-Rémo avait vu sa silhouette élégante apparaître dans une éclaircie de la verdure. C'est là que nous allons la rejoindre.

Le salon-atelier était entièrement tendu, murailles et plafond, de nattes chinoises d'une finesse admirable.

Deux stores japonais, fantaisiques de dessin et riches de coloris, s'abaissaient devant les deux hautes fenêtres et tamisaient discrètement les rayons trop vifs du soleil.

Les rideaux de satin de Chine offraient un divertissant fouillis d'oiseaux bizarres et de papillons fantastiques.

La cheminée était garnie de fleurs qui plongeaient leurs tiges fraîchement coupées dans des cornets de céladon craquelé.

Ces grandes jardinières chinoises se faisaient face, garnies de fleurs vivantes. Trois petites chaînes d'argent niellé soutenaient au plafond une corbeille de porcelaine d'où jaillissaient des orchidées moins belles peut-être que celles de M. de Prades, mais dignes néanmoins de l'attention d'un amateur.

Cette profusion de fleurs donnait au salon du chalet l'apparence d'une serre en miniature et Germaine, au milieu de toutes ces fleurs, semblait une fleur de plus.

Nous demandons grâce pour cette petite fadeur. *Elle n'est point dans le mouvement*, aurait dit Octave Gavard, et nous le savons bien, mais elle serait venue dans l'esprit et sur les lèvres de quiconque aurait vu la jeune femme étendue à demi sur un sofa chinois dont elle avait amoncelé les coussins sous ses épaules.

Un large ruban de soie bleue serrait négligemment autour de sa taille un peignoir de mousseline blanche.

Sa main gauche, fine et patricienne, tombait à son côté et flottait dans le vide.

Sa main droite tenait tout ouvert, sur ses genoux, un livre qu'elle ne lisait pas.

Sa pose exprimait un abandon complet, une sorte de langueur fatiguée, résultant sans doute des émotions vives de la soirée précédente. Son regard vague, perdu au plafond, offrait un frappante ressemblance avec celui de la somnambule endormie du sommeil magnétique.

C'est qu'en effet Germaine se trouvait presque en état de somnambulisme, ou pour mieux dire elle rêvait tout éveillée, et jamais rêves plus beaux ne vinrent troubler les pensées et remuer le cœur d'une fille d'Ève.

La jeune femme croyait entendre encore les deux orchestres du château de Lautrec jouer cette valse tantôt vive et entraînante, tantôt molle et voluptueuse, qu'elle ne devait plus oublier.

Il lui semblait qu'aux sons énivrants de cette musique, passait et tournoyait autour d'elle un être aux mille aspects, protée insaisissable et changeant dont elle ne pouvait distinguer

la figure et qui, toujours plus rapproché, murmurait à son oreille des paroles presque indistinctes que, sans les comprendre, elle écoutait, charmée.

Puis, brusquement, elle entrevoyait le visage, elle reconnaissait la voix.

C'étaient la voix et le visage d'André de San-Rémo.

Son cœur alors battait à coups rapides, ses yeux s'élanguaient davantage, ses lèvres frémissantes s'entrouvaient pour un long soupir.

Une main saisissait doucement sa main qui pendait le long du sofa ; une voix tremblante et basse murmurait à son oreille :

— C'est moi, madame... c'est moi, Germaine... Me pardonnez-vous d'être venu ? Me permettez-vous de rester ?

La vicomtesse tressaillit et se souleva, ses yeux s'abaissèrent, elle vit André agenouillé devant elle.

Si complète avait été la vision que Germaine, tout bas, se dit :

— Il n'était pas là ! j'ai rêvé ! c'est dommage !

San-Rémo, en quittant le banc de verdure auprès duquel nous l'avons laissé, avait immédiatement entrepris de rejoindre madame de Grandlieu.

Coupant au court à travers les taillis du parc, dans la direction suivie par la forme blanche, il arriva près du petit lac au moment précis où Germaine gravissait l'escalier de bois du chalet, mais il laissa s'écouler un temps assez long avant de se décider à franchir à son tour les marches de cet escalier.

— Soyez audacieux ! avait conseillé Croix-Dieu la veille.

André s'en souvenait, mais l'audace ne se commande pas. Il hésitait. Il avait presque peur.

Heureusement pour le jeune homme, autant la hardiesse poussée jusqu'à l'insolence est facile avec les femmes qu'on aime d'une façon exclusivement matérielle, par conséquent grossière, autant elle devient impossible auprès de celles qui ont inspiré une passion digne d'elles et qu'on respecte en les adorant.

Aussi à peine André se trouva-t-il en présence de Germaine qu'il se sentit redevenir timide, et cette timidité n'était pas un des moindres charmes de l'immense amour qui le possédait tout entier.

Agénouillé et presque tremblant, devant madame de Grandlieu, il pâlit, et se releva.

— Puisque vous êtes venu, restez... balbutia madame de Grandlieu. Asseyez-vous près de moi et causons.

San-Rémo prit un siège très-bas et s'assit aux pieds de la vicomtesse.

— Causons... avait-elle dit.

Mais, sans échanger une parole, immobiles et comme enivrés, ils restèrent pendant quelques minutes les yeux sur les yeux.

Le regard de Germaine devenait vague et presque égaré. Il lui semblait que son cœur, se gonflant jusqu'à se briser, l'étouffait.

Elle résolut de couper court à ce périlleux silence elle demanda d'une voix à peine distincte, qui trahissait à son insu l'agitation de son âme et le trouble de tout son être :

— Pourquoi vous taisez-vous, mon ami ? N'avez-vous donc rien à me dire ?

— Rien à vous dire ? répéta San-Rémo. Ah ! Germaine... Germaine, n'entendez-vous point dans le silence les battements de mon cœur et, si ma bouche reste muette, ne parlent-ils pas mieux que moi ?

Pour toute réponse madame de Grandlieu fit un geste qui signifiait : Je ne les entends que trop !

— Ce qu'ils disent, poursuivit André, vous le savez depuis longtemps. Ne l'ai-je pas trahi, presque sans le vouloir, ce secret de ma vie, quand une divine charité vous amenait au pied de la couche où j'avais failli mourir ? Ce jour-là, croyant m'adresser encore au fantôme adoré qui chaque nuit visitait mon délire, je vous ai crié : *Je vous aime !*

— Ah ! taisez-vous ! balbutia Germaine, taisez-vous, je vous en supplie !

Et, voulant arrêter les paroles prêtes à s'échapper des lèvres de San-Rémo, elle appuyait sa petite main sur sa bouche en répétant :

—Taisez-vous ! taisez-vous !

—Maintenant ce n'est plus possible, reprit impétueusement le jeune homme, et dussé-je vous offenser, ainsi qu'hélas ! je l'ai déjà fait... dussiez-vous me chasser... dussiez-vous me haïr, je n'ai plus ni la force ni la volonté de lutter davantage contre l'immense amour qui me jette à vos pieds. Commandez-moi de mourir, madame, et j'obéirai... mais ne m'ordonnez pas de me taire ! Je désobéirais ! Je vous aime, je vous aime, Germaine ! Dieu nous avait créés l'un pour l'autre, car vous m'aimez aussi... croyez-vous que je ne l'aie pas compris... Croyez-vous que j'en aie douté ? Quand vous me donniez hier la fleur meurtrie tachée de mon sang et choisie par vous entre toutes, vous me donniez votre vie en même temps. Le choix de cette fleur n'était-il pas le plus clair des aveux ? Rien ne peut séparer deux âmes qui n'en font plus qu'une et deux cœurs fondus en un seul ! Des obstacles se dressent entre nous... je le sais, mais qu'importe ?...

Germaine écoutait éfarée, haletante, ces paroles sans suite, ces raisonnements insensés où débordait la passion et auxquels la voix de San-Rémo, tantôt vibrante et saccadée, tantôt suppliante et tendre, donnait une singulière et chaude cloquence.

Il poursuivit en s'agenouillant de nouveau :

—Germaine, vous ne savez rien de la vie, puisque vivre c'est aimer et que vous n'aimez pas. A moi seul appartient la joie surhumaine de vous initier à l'amour ! Par moi vous comprendrez que hors de lui rien n'existe, et que, sans hésitation et sans regret, on donnerait de longues années d'une existence solitaire et froide pour une de ces heures bénies où la tête adorée repose sur un cœur enivré d'amour.

Mais soudain une lueur se fit dans l'esprit de Germaine.

Par un héroïque effort elle reconquit sa dignité de femme et sa pudeur de vierge et, elle balbutia d'une voix qui demandait grâce tout en commandant le respect :

—André, nous sommes fous et nous sommes coupables ! L'homme à qui nous faisons une mortelle injure a recueilli mon enfance, il a protégé ma jeunesse, il m'a donné son nom ! il vous appelle son fils ! il vous aime !... et nous l'offensons sous son toit !... C'est lâche et c'est infâme !... Ne me contraignez pas à vous mépriser et à me mépriser moi-même !... il faut nous séparer ! il le faut !... Nous ne devons plus nous revoir...

VII

—Nous séparer ! s'écria San-Rémo, foudroyé par ce revirement inattendu, que me dites-vous ?... Ai-je compris ?... Ne plus nous revoir ! Est-ce que c'est possible, Germaine !...

—Il faut que cela soit possible ! répliqua la jeune femme. Il le faut ! je le veux !

—Ainsi, froidement, sans pitié, vous me condamnez à une intolérable souffrance !...

—Croyez-vous donc que je ne souffrirai pas, moi ?

—Vous me bannissez !

—Je cherche le salut. Ni l'un ni l'autre, vous le voyez bien, nous n'avons le courage de lutter contre nous-mêmes.

—Germaine, si je vous jurais de me taire ? si je vous faisais le serment de ne plus trahir, ni par un mot, ni par un regard, le feu qui me dévore ?

—Vous manqueriez demain au serment fait aujourd'hui, et qui sait si demain j'aurais la force de vous éloigner.

—Vous êtes inflexible !

—Comme le devoir ! comme la conscience !

Il y eut un long silence.

Madame de Grandjeu, brisée mais résolue, s'était laissée retomber sur le siège où, un instant auparavant, elle écoutait inconsciemment la déclaration de San-Rémo.

Celui-ci pâle, immobile, le visage décomposé, les sourcils contractés, la regardait avec une indicible expression d'angoisse.

—Eh bien ! soit ! reprit-il brusquement, que votre volonté soit faite ! Vous me chassez ! je partirai !

—En me haïssant, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme.

—En vous aimant toujours ! en vous aimant plus que jamais ! Mais ne songez point à cela, et surtout ne me plaignez pas ! Si ma douleur est rhumatisme, elle sera courte du moins !

—Vous oublierez ? balbutia Germaine

André haussa les épaules.

—Oublier, répéta-t-il. Oublier, quand on a mis dans un seul amour tous ses rêves, toutes ses espérances, tout son avenir, et quand la femme à qui l'on a donné sa vie vous dit : "Va-t-en !" Allons donc ! est-ce qu'on oublie ? Non, madame, je n'oublierai pas, mais j'ai mieux que l'oubli, j'ai la mort.

Germaine bondit jusqu'à San-Rémo, en lui criant :

—Vous voulez mourir !

—Pardieu ! répliqua-t-il, est-ce que vous en doutez ?

—André, ayez pitié de moi !

—Avez-vous eu pitié, vous, madame ?

—Ainsi, vous vous tuerez ?

—Ah ! je vous en fais le serment, et vous verrez si je tiens celui-là !

—Mais je ne veux pas ! Mais je vous le défends !

—Je désobéirai, voilà tout !

—Mais je vous aime.

—Et vous me chassez ? étrange amour !

—Si je vous suppliais à genoux.

—Je suis inflexible comme vous l'avez été. Ma vie était en vous. Vous m'éloigner impitoyablement, vous m'ôtez même l'espérance. Tout est dit. Je ne peux plus vivre. Mourir tué par l'absence ou par une balle de pistolet, c'est toujours mourir. Je choisis la moins longue souffrance. C'est un raisonnement très logique.

—Le suicide est une lâcheté

—On prétend cela, je le sais. Admettons donc que je suis un lâche, je n'y contredis point

—André ?

—Madame ?

—Que Dieu vous pardonne d'être si cruel et de me martyriser comme vous le faites ! Songez-vous bien à la torture que vous m'infligez ! Songez-vous bien que jour et nuit, sans trêve, sans relâche, une voix jamais lassée dirait à mon oreille : *C'est par toi qu'il est mort !*

—Cette voix dirait la vérité.

—Mais si je vous laissais l'espérance ? si la séparation imposée ne devait point être éternelle ? si je promettais de vous tendre la main plus tard, et d'être pour vous une amie ?

—Eh bien ?

—Que feriez-vous ?

—J'attendrais...

—Vivez donc ! nous nous reverrons...

—Vous le jurez ?

—Je le jure, dit Germaine d'une voix défaillante.

—Où nous reverrons-nous ?

—A Paris...

—Quand ?

—Bientôt peut-être, oui, bientôt.

—Mais alors, pourquoi m'éloigner ?

—Parce que notre faiblesse à tous deux m'inspire un immense dégoût en même temps qu'un profond effroi ! Je suis de celles dont la tendresse ne va pas sans estime !... En vous voyant attacher à toute heure un masque sur votre visage et mentir lâchement à l'homme auguste et bon qui vous a fait son hôte, je finirais par vous mépriser ! Il faut partir... vous le voyez bien.

San-Rémo baissa la tête et son pâle visage s'empoupra.

—Je partirai, murmura-t-il

—Demain, n'est-ce pas ?

—Oui, demain.

—Ah ! vous êtes généreux, merci

—Eh bien ! soyez généreuse aussi, adoucissez pour moi les angoisses de la séparation.

— Pour cela, que faut-il ?

— M'écrire. Oh ! quelques lignes seulement, quelques mots, rien qu'un mot.

Germaine tressaillit et balbutia :

— Je n'oserai pas.

— Je supplie...

— Eh bien, j'essaierai, mais je ne promets rien. N'attendez rien. N'espérez rien.

— Me permettez-vous au moins, à moi, de vous écrire ?

— Non ! non ! dit vivement la jeune femme... je vous le défends, n'écrivez pas ! n'écrivez jamais.

— Pourquoi ?

— Pour des raisons sans nombre et dont une seule suffira...

Une serait impossible, matériellement impossible de recevoir vos lettres, ou du moins de les recevoir en secret, sans faire de mes serviteurs des confidentiels et des complices, et, plutôt que de subir cette humiliation, en vérité je vous le dis, André, aimerais mieux mourir.

— Comment donc serai-je instruit de votre arrivée à Paris ?

— Hélas ! répondit Germaine en rougissant, M. de Grandlieu, dans sa sublime confiance d'honnête homme qui ne croit pas à la trahison, prendra soin de vous l'apprendre lui-même.

André baissa de nouveau la tête.

Si violent, si impérieux, si dominant que fût son amour il avait pas encore éouffé tout à fait la loyauté native de son âme.

La honte de son action lui apparaissait clairement.

Malgré l'indulgence du monde pour les fourberies et les duplicités auxquelles la passion sert à la fois de mobile et de veuse, la poignée de main menteuse que l'amant donne au mari est le baiser de Judas sur la joue du Christ ! Il le savait bien !...

Aussi gardait-il le silence.

— Maintenant, mon ami, reprit Germaine dont la force était à bout, laissez-moi seule, je vous en supplie... Nous n'avons plus rien à nous dire. Tenez la parole donnée. Eloignez-vous demain et souvenez-vous qu'en partant vous emportez ma reconnaissance.

— Votre reconnaissance seulement ? murmura San-Rémo.

Et mon cœur, ajouta la jeune femme d'une voix faible comme un soupir, et que cependant André entendit.

— Donnez-moi votre main, fit-il.

Madame de Grandlieu la lui tendit.

Il appuya cette petite main frissonnante contre ses lèvres et, la laissant retomber, il ajouta :

— Vous le voyez, je suis obéissant, je vous quitte.

Il se dirigea vers la porte.

— Adieu, balbutia Germaine, adieu.

— Non, au revoir, répliqua San-Rémo en se retournant.

Puis il sortit, la tête en feu, descendit rapidement les degrés de l'escalier et se dirigea d'un pas inégal vers la voûte ombreuse de l'avenue.

— Qu'ai-je fait ? se demandait-il en marchant, ai-je été tout à l'heure ridicule ou sublime ? Certes je n'avais qu'à vouloir, mais le moment n'était pas venu ! Le baron dirait à coup sûr que je me suis conduit comme un sot... Ma conscience me répond que j'ai bien agi en la quittant.

Le vicomte Armand revenant de son excursion fut très-surpris, à mi-chemin, de rencontrer André.

Vous, mon enfant ! s'écria-t-il, par quel hasard ? Rien de fâcheux, j'espère ?

— Rien, répondit San-Rémo du ton le plus naturel. Le temps me semblait long. Madame de Grandlieu était invisible. J'ai pris le parti de monter à cheval et de venir à votre rencontre...

— Merci de cette bonne pensée.

Les deux cavaliers arrivèrent au château quelques minutes avant l'heure du dîner.

Le vicomte monta chez sa femme et reparut au bout d'un instant, l'air un peu soucieux.

— Germaine vous prie de l'excuser, fit-il ; elle ne descendra pas dîner.

— Madame de Grandlieu est-elle souffrante ? demanda vivement San-Rémo.

— Sinon tout à fait souffrante, du moins fatiguée... avec un soupçon de migraine... Je l'ai fort engagé à se mettre au lit, et nous la verrons demain matin, j'espère, aussi fraîche qu'à l'ordinaire.

Le lendemain en effet la jeune femme, reposée disait-elle, mais très-pâle encore, assistait au déjeuner.

Pendant le repas un valet apporta comme de coutume, sur un plateau de laque, les journaux et les lettres que le facteur rural venait de lui remettre.

— Une lettre pour vous, mon cher enfant, dit le vicomte à André.

Ce dernier jeta les yeux sur l'enveloppe que lui tendait Armand, et reconnut l'écriture d'un de ses amis de Paris.

— Je lirai cela plus tard, fit-il en posant cette enveloppe à côté de lui.

— Non, répliqua M. de Grandlieu, lisez tout de suite, je vous en prie... Germaine le permet... C'est peut-être important... qui sait ?

André décaqueta la missive et la parcourut des yeux.

Elle était insignifiante.

Le jeune homme la froissa néanmoins dans ses mains en donnant à son visage une expression de contrariété si vive qu'il fut impossible à M. de Grandlieu de ne point la remarquer.

— Une mauvaise nouvelle ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Un ennui très-vif ! Ma présence à Paris est indispensable.

— Bientôt ?

— Demain.

— Si vite !

— Hélas ! il faut que je parte aujourd'hui même.

— Voilà qui me désole ! s'écria le vicomte ; moi qui comptais vous garder ici jusqu'à l'automne ! Vous reviendrez, au moins !

— Ce serait mon plus vif désir, mais je crains fort que ce désir ne puisse se réaliser.

— Pourquoi ?

— Qui peut répondre d'agir à sa guise ? Est-on le maître du lendemain ?

— Je vous dis, moi, que vous reviendrez ! reprit le vicillard. Songez donc que nous ne retournerons très-probablement à Paris qu'au mois d'octobre, et peut-être même en novembre. N'est-ce pas, Germaine !

— Sans doute, murmura la jeune femme.

— Et, poursuivit Armand, laissez-moi croire qu'il vous serait pénible de passer si longtemps sans nous voir.

— Ah ! s'écria San-Rémo, vous ne doutez, n'est-ce pas, ni de mon profond attachement, ni de ma reconnaissance infinie pour toutes vos bontés ?

— Ne parlez point de reconnaissance, répliqua M. de Grandlieu, et prouvez l'attachement par votre prompt retour. Est-ce convenu ?

— Mais...

— Est-ce convenu ? répéta le vicomte.

— Eh bien, oui, répondit San-Rémo, je reviendrai, je vous le promets.

Mais en même temps que sa bouche prononçait ces mots, son regard disait à Germaine :

— C'est à vous seule que j'obéirai... Je ne reviendrai pas...

Deux heures après ce moment Armand conduisait André à la station prochaine, où il prenait au passage le train montant vers Paris.

VIII

Les dernières paroles de Croix-Dieu à San-Rémo le soir des courses, dans le jardin d'hiver du château de Lautrec, avaient été celles-ci :

— Une poignée de main, et adieu... L'express de cette nuit

me ramène à Paris, et je m'en vais tranquille en vous laissant heureux...

Et le dangereux ami d'André était en effet parti.

En arrivant chez lui, rue Saint-Lazare, le lendemain matin, aussi frais et aussi dispos que s'il avait passé la nuit dans son lit, le baron regarda d'abord les lettres nombreuses apportées par la poste pendant son absence et que son valet de chambre avait placées bien en vue sur le bureau de son cabinet.

Il mit de côté une partie de cette volumineuse correspondance pour la dépouiller à loisir, mais il ouvrit sur-le-champ deux des missives.

L'une et l'autre portaient la date de la veille.

La première était de madame veuve Blanche Gavard, et contenait ces lignes :

"Vous quittez Paris pour quarante-huit heures, n'avez-vous dit, mon ami, et voilà plus d'une semaine que vous êtes parti et que vous me laissez sans nouvelles. Chaque matin j'envoie chez vous, et votre valet de chambre répond au mien que vous n'êtes pas revenu et qu'il ne sait quand il doit vous attendre.

"Que signifie cela ?

"Cette absence prolongée, cet inexplicable silence, le mystère dont vous avez entouré le but de votre voyage lors de notre dernière entrevue, m'inquiètent au delà du possible.

"Venez me voir des votre retour, je vous en prie. J'ai besoin de votre présence. J'ai besoin de vos conseils.

"Je suis en ce moment très à plaindre.

"Octave, ce déplorable fou que vous avez la faiblesse d'aimer parce qu'il est mon fils, me donne de nouveaux chagrins, me cause de nouveaux soucis, d'une nature toute différente de ceux que vous connaissiez déjà, mais plus graves encore peut-être, car les conséquences, j'en ai peur, en seront plus funestes...

"Il s'agissait autrefois de sa fortune et de sa santé qu'il gaspillait lamentablement. Il s'agit aujourd'hui de son honneur.

"J'ai besoin d'être aidée et soutenue par vous pour agir énergiquement et pour couper le mal dans sa racine, si la chose est encore possible.

"Que Dieu pardonne à feu mon mari d'avoir laissé cette fortune à ce malheureux fou ! six millions ! moi, j'ai beau faire, je sens bien que je ne lui pardonnerai jamais !

"Je vous attends. Venez. Venez vite !

"Votre,

"BLANCHE."

—Très-bien ! murmura le baron. Je ne pouvais désirer mieux !

Il ouvrit la seconde lettre.

EHe disait ceci :

"Cher baron,

"Depuis des siècles je ne vous ai pas vu, et l'on affirme que, vous avez quitté Paris brusquement et sans dire où vous alliez.

"Il y a là-dessous, n'est-ce pas, quelque jolie intrigue de high-life ? quelque rendez-vous bien secret avec une belle dame mystérieuse et blasonnée ? Je vous félicite, n'ayant pas le droit d'être jalouse, mais il ne faut pas pour cela oublier vos amis qui n'ont garde de vous oublier.

"Aussitôt que vous serez de retour, pensez à moi, faites atteler votre stepper irlandais et dites à votre cocher :

"—James, rue Le Sueur !"

"Vous serez embrassé sur les deux jours, je vous le promets.

"J'ai des confidences à vous faire, et quelques-unes manqueront de gaieté.

"La vie est faite de déceptions ! Enfin, que voulez-vous ? Ma philosophie de jolie femme intelligente me soutient, mais j'avais compté sur beaucoup de choses qui ne se réalisent point.

"Ce n'est pas que je me plains tout à fait de Georges, bien qu'il soit assez souvent intolérable. Je compte même vous prier de le chapitrer. Votre influence sur le cher garçon me sera très-utile.

"J'inaugure jeudi prochain mes grandes réceptions hebdomadaires. Si vous n'étiez pas là je ne m'en consolerais point, mais vous y serez.

"Aucune femme, c'est un parti pris, quoique les demandes d'invitation m'arrivent en foule, mais en hommes, le dessus du panier de tous les cercles élégants.

"Dès qu'un étranger marquant, à quelque titre que ce soit, arrivera à Paris, on l'amènera chez moi. Je tiens à ce qu'on voie dans mon salon des individualités d'élite qu'il serait impossible de rencontrer ailleurs.

"Présentez-moi beaucoup de monde. Il suffira d'être présenté par vous, vous le savez bien, pour être accueilli avec une faveur toute spéciale.

"J'ai suivi vos conseils, cher baron et, afin de donner un attrait de plus aux soirées du jeudi, l'un de mes salons sera spécialement consacré aux amants de la dame de pique. Les lansquenets les plus corsés, les baccarats les plus nerveux auront droit de cité, et nul inconvénient à cela puisque je ne recevrai que des gens très-sûr et très-riches.

"On pourra perdre son argent chez moi avec une sécurité complète. Comment un *grec*, je vous le demande, parviendrait-il à se faire ouvrir ma maison ?

"Impossible !... impossible !...

"Je crois mes arrangements très-complets et fort réussis... J'n serais néanmoins plus certaine encore si l'infailible coup d'œil de votre haute expérience avait tout vu et tout approuvé.

"Revenez donc, cher baron, revenez, et venez... Vous êtes attendu avec une fiévreuse impatience, je vous assure, par votre fidèle amie,"

"COMTESSE GEORGES DE TRÉJAN."

—Parfait ! dit Croix-Dieu presque haut en se frottant les mains. De deux côtés tout marche à souhait. Octave seul reste un obstacle... C'est la pierre d'achoppement sur mon chemin sablé. Eh bien ! tant pis pour lui et, puisqu'il le faut, en avant les grands moyens.

Séance tenante le baron se mit à son bureau, prit une feuille de papier sans chiffre et écrivit en déguisant habilement son écriture :

"Prière à mon vieil ami X. Y. Z. de me donner un rendez-vous immédiat, en choisissant le lieu et l'heure qui lui conviendront le mieux. Il s'agit d'une grosse affaire. X. Y. Z. n'a rien à craindre et beaucoup à gagner."

Croix-Dieu mit ces trois lignes sous une double enveloppe, dont la première portait l'adresse convenue :

"Mademoiselle Anita,

"Rue des Saussaies, No..."

Ensuite, employant cette fois du papier timbré à ses initiales et portant le tortil de baron, il reprit la plume, et de son écriture habituelle traça ces mots :

"Mon cher comte,

"J'arrive, et j'ai besoin de vous..."

"Toute affaire cessante, venez déjeuner chez moi, demain mercredi, à dix heures et demie, et amenez votre ami Raoul.

"A vous,

"PHILIPPE."

L'adresse de ce billet laconique fut ainsi conçue :

"Monsieur le comte de Strény,

"Boulevard de la Madeleine."

Croix-Dieu, qui n'avait quitté ni son chapeau, ni son costume de voyage, sortit, jeta les deux lettres à la poste, prit un bain, rentra chez lui, s'occupa minutieusement des détails de sa toilette, déjeuna, donna l'ordre d'atteler *Stop* au phaéton, prit les guides, et vers onze heures mit pied à terre, rue Cautmartin, devant la maison habitée par madame veuve Blanche Gavard.

—Ah ! s'écria Dominique en lui ouvrant la porte de l'antichambre. Voilà donc enfin M. le baron ! Madame était bien

—Il n'a point repris pendant mon absence ses habitudes... débraillées ?

—Non, monsieur le baron.

—Alors, tout va le mieux du monde ?

—Tout va le mieux du monde...seulement.

—Seulement, quoi ?

—Les scènes d'autrefois entre madame Gavard et M. Octave ont recommencé et plus violentes que jamais... Madame se met dans des colères effrayantes. Je l'entends depuis l'anti-



Croix-Dieu poussa les verrous intérieurs des deux portes. (Page 299).

tourmentée ! Chaque matin elle m'envoyait rue Saint-Lazare chez monsieur...J'allais partir dans cinq minutes.

—Je vous évite aujourd'hui ce déplacement, Dominique... Rien de nouveau ici ?

—Mon Dieu...non... rien de nouveau... répondit, non sans quelque hésitation, le valet.

—M. Octave va bien ?

—Parfaitement, monsieur le baron... mon jeune maître a vraiment bonne mine.

chambre et ça me bouleverse de la tête aux pieds. Hier, madame, hors d'elle-même, a cassé deux des belles potiches du salon.

—Que me dites-vous là ? Mais à quel propos ces colères ?

—Hélas ! je n'en sais rien, et ça me paraît bien injuste de s'emporter contre M. Octave puisque le cher jeune homme, présentement, est plus rangé qu'une demoiselle. Toujours rentré à minuit et demi ! toujours dans son lit avant une heure ! Je n'ose le questionner et je ne devine point ce qui rend madame

si mécontente, mais c'est terrible, monsieur le baron... Quand M. Octave sort de chez sa maman, il est quelquefois plus blanc qu'un linge...

— Nous arrangerons cela, Dominique. Annoncez moi.

Deux minutes après, Croix-Dieu entra dans ce petit salon capitonné de satin bouton d'or où nous avons déjà conduit nos lecteurs.

Madame Gavard, aussi jolie et plus coquette que jamais, l'accueillit avec une moue très-prononcée et se déroba par un brusque mouvement de retraite au baiser qu'il voulait lui mettre sur le front.

Le baron prit aussitôt une physionomie profondément triste.

— Qu'ai-je donc fait pour que vous me receviez ainsi, chère Blanche ? demanda-t-il. A peine arrivé je trouve votre billet, je le devore et j'accours... Quel est mon crime ?... Mettez-moi vite au courant de vos griefs, si vous en avez, ou plutôt si vous croyez en avoir, afin que sans retard je puisse les réduire à néant, rentrer en grâce et revivre...

— D'abord, d'où venez-vous ?... où étiez-vous ?... que faisiez-vous ?... quel motif avouable vous retenait éloigné de Paris et de moi ? demanda madame Gavard, commençant de cette façon une petite scène de jalousie dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Croix-Dieu se justifia sans peine.

Il était innocent de toute infidélité, nous le savons, mais il se serait justifié non moins bien, et peut-être mieux encore, s'il eût été coupable.

— Et maintenant, ma bonne Blanchette, reprit-il lorsqu'il ne resta plus aucun nuage sur le front de la belle veuve, racontez-moi vos nouveaux chagrins, et nous chercherons ensemble un moyen de les alléger. Que reprochez-vous à Octave ?

— Il est amoureux comme un fou, ou plutôt comme un sot.

Croix-Dieu sourit.

— Il me semble, répliqua-t-il, que c'est assez son habitude.

— Oui, mais jamais, jusqu'à ce jour, le malheureux enfant ne s'était laissé, grâce au ciel, engluier de cette façon ! Jamais un bandeau si épais n'avait couvert ses yeux... il s'affichait avec des droïesses et leur prodiguait son argent et plus que son argent, mais au moins il savait à quoi s'en tenir sur leur compte ! Au moins il ne les estimait pas !

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui il est dans les mains d'une adroite coquine qui, bien autrement rouée et par conséquent bien autrement dangereuse que ses devancières, a jeté son dévolu sur les millions futurs, sur ces millions dont Octave sera maître absolu dans quelques mois, si nous ne trouvons moyen d'y mettre ordre ! Elle le fascine, elle le domine, elle le tient, elle l'aveugle !... Il n'était que fou ! elle fait de lui un idiot ! Il a eu, le *croquez-vous, l'effronterie, l'impudeur, le cynisme* d'introduire sa fille dans la maison que j'habite, dans l'appartement que j'occupe. Eh bien ! malgré cela, il ose me soutenir que cette fille est honnête, qu'elle l'a toujours été, et qu'il n'existe entre elle et lui que l'amour le plus pur ! C'est honteux, c'est révoltant, et ça me met dans des rages blanches !... Bref, il place sur un piedestal sa ridicule et funeste idole ! Il l'adore... il la respecte... il l'épousera peut-être !

Époussée par cette longue tirade débitée avec une exaltation qui grandissait à chaque phrase, madame Gavard se laissa tomber sur une chaise longue et se ventila avec son mouchoir.

— Oh ! oh ! fit Croix-Dieu profitant de ce temps d'arrêt pour placer un mot. Voilà qui est grave en effet !... Mais n'exagérez-vous pas quelque peu ?

— Non ! non ! cent fois non !... je n'exagère rien, répliqua la veuve, et je reste même de beaucoup en deça de la vérité ! Et cette créature dont le malheureux enfant ne rougit pas de prôner la vertu, savez-vous ce qu'elle est ? Une fille de rien ! une figurante de la banquette ! une cabotine du boulevard !

— La petite Dinah Bluet... dit le baron avec tranquillité. Madame Gavard bondit.

— Vous le saviez ? s'écria-t-elle.

— Naturellement.

— Et vous ne m'en aviez point parlé !

— Naturellement encore... A quoi bon vous causer d'inutiles soucis ?... Pour rien au monde je ne l'aurais fait... Je laissais à d'autres, si vous deviez apprendre ce qui se passe, le triste soin de vous en instruire.

— C'est un grand malheur, n'est-ce pas ?

— Certes, c'est un grand malheur !

— Et n'y voyez-vous aucun remède ?

Croix-Dieu réfléchit pendant un instant et répondit :

— Peut-être...

IX

— Peut-être... avait répondu le baron à la dernière question de madame Gavard.

Vainement celle-ci le pressa de s'expliquer mieux.

— Je n'ai pas encore de plan arrêté, répliqua-t-il, et je ne saurais par conséquent vous apprendre ce que j'ignore... Tout ce qui dépendra de moi pour rompre une liaison si funeste, je le ferai... La profonde tendresse que vous m'inspirez, chère Blanche, et mon affection vraiment paternelle pour Octave, ne vous permettent point d'en douter... Ayez donc confiance, et ne m'interrogez plus.

— Mais du moins agirez-vous vite ? demanda la jolie veuve.

— Aussi vite que possible... Il n'y a pas de temps à perdre, je le sais trop bien.

— Et vous avez l'espoir de réussir ?

— Quand un général désespéré de la victoire au moment d'engager une action décisive, il est battu d'avance... D'une j'espère...

Croix-Dieu quitta madame Gavard, la laissant un peu calmée et vaguement rassurée. Il remonta dans son phaéton et prit le chemin de la rue Le Sueur où l'ex-Fanny Lambert, devenue comtesse de Tréjan, le reçut à bras ouverts.

Il commença par examiner en leurs moindres détails les aménagements nouveaux introduits dans les appartements du rez-de-chaussée de l'hôtel, en vue des grandes réceptions projetées ; il admira certaines choses, en critiqua d'autres qui pouvaient se modifier facilement, et se montra très-satisfait de l'ensemble.

Fanny le ramena ensuite dans le boudoir blanc et bleu où, pour la première fois, nous avons présenté à nos lecteurs la prétendue femme du prince Serge Aldéonoff.

Là ils s'assirent en face l'un de l'autre.

— Maintenant, fit la jeune femme, causons à cœur ouvert.

— C'est surtout pour cela que je suis venu, répliqua le baron. Et d'abord, dites-moi, où est Georges ?

— Au Bois, sans aucun doute... répondit Fanny en haussant légèrement les épaules, il s'est épris d'équitation à tel point qu'il monte à cheval trois ou quatre fois par jour.

— Innocente manie, à coup sûr ! Mais alors, quand travaillait-il ?

— Il ne travaille plus.

— Plus du tout ?

— A peine a-t-il touché ses pinceaux depuis notre mariage, quoique je lui ai fait installer dans les combles un atelier délicieux ! Juste au moment, où grâce à nous, il se trouve posé, au moment où mon portrait, en bacchante, obtient un succès fou et fait émeute au Salon... au moment enfin où il n'aurait qu'à vouloir pour conquérir la vogue et gagner beaucoup d'argent, il s'abandonne sans la moindre lutte à son incurable paresse ! Comprenez-vous cela !

— Que voulez-vous chère petite comtesse, il faut avoir un peu d'indulgence ! La lune de miel produit son effet. L'amour est l'ennemi du travail et Georges vous adore.

— Il m'adore même un peu trop ! Sa passion est fatigante et par moments ses transports m'agacent.

— Ingrate ! fit Croix-Dieu en riant, de quoi vous plaignez-vous ? Votre beauté est capiteuse. Ce n'est point la faute de Georges s'il se grise à vos yeux !

—Soit, mais il pourrait me prouver beaucoup mieux et tout autrement ce grand amour.

—Comment ?

—En acquérant par le travail et par le succès une gloire dont quelques rayons rejailliraient sur moi.

—D'accord, et je me charge de le lui faire comprendre. Sont-ce là ces déceptions dont vous me parliez dans votre lettre ?

—Il y en a d'autres.

—Lesquelles ?

—Je voulais un beau nom, un vrai titre, vous le savez, et j'y mettais le prix : deux millions, cet hôtel, et ma petite personne. C'était payé, n'est-ce pas ?

—Certes ! Mais ce beau nom, ce vrai titre, vous les avez.

—A quoi me servent-ils ?

—Comment, à quoi ? Mais à être comtesse ! La couronne aux neufs perles vous faisait envie, mettez-là sur vos cheveux blonds.

—J'y tenais surtout dans l'espoir qu'elle ouvrirait à la comtesse de Tréjan les portes fermées à Fanny Lambert. Eh bien ! pas du tout ! Plus que jamais les portes restent closes. Georges ne connaît personne dans le monde aristocratique auquel il appartient par droit de naissance, et je n'obtiens même point de lui qu'il cherche à se créer des relations nouvelles... Il a écrit, sur ma demande, à son cousin le vicomte de Grandlieu, l'un des hommes les mieux posés de Paris, pour lui faire part de notre mariage. Le vicomte n'a pas répondu et s'est contenté d'envoyer sa carte, sans même y joindre celle de sa femme. C'est une impertinence inouïe !

Croix-Dieu sourit.

—Si vous le désirez beaucoup, dit-il, la vicomtesse Germaine vous recevra l'hiver prochain, et sera charmante pour vous. Je vous le promets.

—Vous feriez cela, baron ? s'écria Fanny.

—Je m'en charge.

—Tenez, vous êtes adorable ! Il faut que je vous embrasse.

—A la bonne heure ! répliqua le baron gaiement, voilà ce qui peut s'appeler de la reconnaissance argent comptant ! Et dites-moi, chère comtesse, avez-vous d'autres griefs contre ce pauvre Georges ?

—Jugez-en. Le passé de mon mari, vous me l'avez affirmé vous-même, est absolument honorable.

—Oh ! absolument ! On peut fouiller, on n'y trouvera rien, de douteux.

—Donnez-moi donc alors le mot de cette énigme : les hommes du monde que nous recevons, ceux que je connaissais déjà et ceux qu'on me présente, témoignent à M. de Tréjan une politesse si glacée, si cérémonieuse, si formaliste, qu'elle est presque blessante. Ils semblent par cette attitude vouloir le tenir à distance et rendre impossible de sa part toute tentative de familiarité. Ils le traitent comme un étranger dans sa propre maison. Pourquoi ?

—Que puis-je vous dire ? répliqua le baron qui ne voulait point blesser Fanny par une franche réponse. Peut-être Georges accueille-t-il, de son côté, vos amis avec quelque raideur.

—Lui ! Allons donc ! il est trop artiste pour cela, et ses habitudes d'atelier le disposent plutôt au sans-façon qu'à la raideur.

—Alors, pas plus que vous je ne comprends, mais je verrai, j'observerai, et, si je découvre quelque chose, je vous en ferai part aussitôt.

—Merci ! ce n'est pas tout encore... Georges, d'un jour à l'autre, j'en ai peur, va devenir jaloux.

—De qui, grand Dieu ?

—De tout le monde...

—En aura-t-il sujet ?

—Fort peu. On me fait la cour... c'est vrai, mais puis-je l'empêcher ?

—Non, comtesse, non assurément, mais vous pouvez ne pas l'encourager.

—Je suis femme et jolie... Si je n'étais un peu coquette je manquerais à ma vocation... Georges paraît ignorer cela. Chargez-vous donc, baron, de le lui démontrer.

—Volontiers, et dès demain soir. Comptez-vous sur beaucoup de monde ?

—Oui, mon premier jeudi sera brillant, je l'espère. On jouera, vous le savez, on entendra des artistes en vogue. Point de concert, mais des intermèdes. Point de souper, mais des buffets permanents, dignes de l'attention d'un gourmet tel que vous. Ou je me trompe fort, ou les journaux diront quelques mots des réceptions de la comtesse de Tréjan. J'ai invité des reporters... Je compte avoir deux lignes au *Figaro*, et peut-être trois...

—A merveille. Je vous demande la permission de vous amener deux de mes bons amis, le comte de Strény, un homme jeune encore, charmant sous tous les rapports, bon joueur, millionnaire, ce qui ne gâte rien, et M. Raoul de Champloup, non moins charmant, non moins beau joueur et non moins millionnaire.

—Vous avez carte blanche, vous le savez bien, répondit madame de Tréjan, je vous l'ai écrit et je vous le répète, qui conque sera présenté par vous sera le bien accueilli chez moi.

Le lendemain, à dix heures et demie très précises, un couvert élégamment dressé attendait dans la salle à manger du baron, et MM. de Strény et de Champloup arrivaient.

Le premier de ces gentlemen nous est connu, du moins de nom.

Il avait servi de témoin avec Philippe de Croix-Dieu à Octave Gavard dans son duel contre le capitaine Grissoles.

L'un et l'autre étaient des hommes d'une trentaine d'années, bien élevés, distingués de visage et de tournure, irréprochablement vêtus, corrects enfin de la tête aux pieds, avec un certain vernis de raideur britannique du meilleur effet : ils n'avaient, en outre, jamais joué en police correctionnelle.

Ce dernier membre de phrase demandait une explication. Elle ressortira très-amplement de l'entretien intime du baron et de ses convives.

On se mit à table.

Pendant toute la durée du repas, le valet de chambre allant et venant dans la salle à manger, il ne fut question entre les trois hommes que de frivolités mondaines, courses et théâtres, chevaux et femmes.

Le déjeuner fini, le café pris, les cigares allumés, Croix-Dieu ayant donné la consigne de ne recevoir âme qui vive, sous quelque prétexte que ce fût, emmena MM. de Strény et de Champloup dans son cabinet, les fit asseoir, poussa les verroux intérieurs des deux portes et s'assit lui-même.

—Mes bons amis, commença-t-il en souriant, permettez-moi d'abord de vous rappeler en quelques mots l'origine et la nature de la petite association, essentiellement anonyme et à responsabilité limitée, que nous constituons à nous trois.

—A quoi bon ? interrompit M. de Strény ; à quoi bon, cher baron, revenir sur des choses que nous connaissons aussi bien que vous ?

—Si j'y reviens, répliqua Croix-Dieu sèchement, c'est qu'il me plaît d'y revenir... Veuillez donc m'écouter, d'ailleurs je serai bref. Vous êtes des gentlemen accomplis de tous points mes chers amis, mais des déclassés. Si vous faites bonne figure sur l'asphalte et autour du lac, c'est à moi que vous le devez. Si le hasard ne m'avait mis sur votre chemin en un moment critique, nous savons tous les trois où vous seriez présentement. Ce souvenir vous crispe. Je n'y puis rien, et je continue. Certaine traite sur mon banquier, illustré par vos soins de signatures de fantaisie et que vous ne pouviez payer, vous conduisait fatalement en un vilain endroit. Je retirai la traite qui, restant dans mes mains, vous mettait à ma discrétion et, comme je connaissais chez vous certains talents de premier ordre dont on pouvait tirer grand parti, je devins votre associé et votre commanditaire. Déjà je vous ai présentés ou fait présenter par mes amis dans diverses maisons où l'on joue. Je fournissais l'argent, vous fournissiez l'adresse, et nous partâmes les bénéfices de ces opérations peu chanceuses.

—N'avons-nous point exécuté loyalement les clauses du traité ? interrompit M. de Strény.

—En me volant un pou, répliqua le baron, vous gardiez la part du lion, mais je fermais les yeux. En somme l'affaire était mesquine et me rapportait tout au plus trois cent pour cent de mes capitaux. Aujourd'hui la situation se modifie ; vous allez, toujours grâce à moi, opérer sur une large échelle et obtenir des résultats largement rémunérateurs.

—Comment cela ? demanda M. de Champloup.

—Depuis des mois continua Croix-Dieu, je travaille à nous préparer une demeure hospitalière et brillante où les plus grands joueurs de Paris se donneront rendez-vous, où les liasses de billets de banque couvriront les tapis verts. J'ai réussi !... Dans cette maison je fais la pluie et le beau temps, dans ce logis je règne et je gouverne. Ample et facile sera la récolte dorée ! Les dividendes plantureux viendront grossir nos portefeuilles. Vous voilà riches, mes bons amis, car je vous présente ce soir chez la comtesse Georges de Tréjan.

MM. de Strény et de Champloup échangèrent un regard brillant de joie et de convoitise.

Croix-Dieu continua :

—Beaucoup de prudence est nécessaire. Ménagez la poule aux œufs d'or ! Soyez adroits ! Si vous aviez le mauvais goût de vous laisser prendre, je crierais, je vous en préviens, plus fort que tout le monde. Je vous chargerais avec énergie et sans pitié. Que voulez-vous ! Il me faudrait, vous le comprenez, dégager à force d'indignation ma responsabilité compromise ! Je peux tout contre vous, ne l'oubliez pas, et vous ne pouvez rien contre moi ! La fameuse traite est en lieu sûr... Et, maintenant, mes chers associés, je vais vous donner de l'argent, avec mes dernières instructions.

Dix minutes après les grecs de high-life, humiliés et ravis à la fois, quittaient le logis du baron.

À peine la porte venait-elle de se refermer derrière eux que le timbre de l'antichambre retentit et, à la grande surprise de Croix-Dieu, le valet de chambre annonça :

—Monsieur le marquis de San-Rémo !

X

En entendant annoncer à l'improviste San-Rémo, qu'il croyait bien loin et dont l'absence lui paraissait devoir se prolonger presque indéfiniment, Croix-Dieu fit un geste de surprise.

—Ce n'est pas possible, pensa-t-il, mon domestique se trompe à coup sûr, et prend un visiteur pour un autre.

André entra. Le doute n'était plus possible.

—Vous ! s'écria le baron. Vous, mon cher enfant ! à Paris !

—Oui, c'est bien moi, répondit le jeune homme d'un ton triste, en serrant la main que lui tendait Philippe.

—Alors, il y a du nouveau là-bas ?

—Hélas !

—Asseyez-vous vite et racontez-moi ce qui vous arrive de fâcheux car votre physionomie bouleversée, et surtout votre : *Hélas !* me démontrent jusqu'à l'évidence que les choses ne vont pas comme il faudrait.

André fit de la tête un signe affirmatif, avec un redoublement de mélancolie.

Depuis son départ de Grandlieu, il avait réfléchi.

L'intervention directe et continuelle du baron dans ses affaires de cœur, quoique amplement justifiée par ses premiers épanchements, commençait à lui sembler importune.

En se souvenant que Croix-Dieu, caché derrière la statue de Vénus, avait été l'invisible et indiscret témoin de la scène du jardin d'hiver au château de Lautrec, il éprouvait des crispations nerveuses.

Enfin, à mesure que son amour grandissant devenait une passion profonde, absorbante, infinie, il n'admettait plus sans colère et sans effroi que l'honneur de madame de Grandlieu fût à la merci d'un tiers.

En conséquence, il avait résolu de couper court aux confidences et de persuader au baron que tout était fini entre lui et la vicomtesse.

—Voyons ! reprit Philippe, que vous arrive-t-il ?

—Une immense déception ! un écrasant chagrin !... J'avais cru trop vite au succès, et vous m'aviez donné vous-même une espérance qui n'était qu'un leurre. Je ne suis point aimé.

—Que me dites-vous là ? s'écria le baron. C'est de la folie pure !

—C'est la douloureuse vérité.

—Madame de Grandlieu ne vous aime pas ?

—Non, et elle ne m'aimera jamais.

—Comment le savez-vous ?

—Elle me l'a dit.

—Vous avez donc eu avec elle une explication décisive ?..

—Oui, et c'est à ce moment que tout s'est écroulé.

—Cependant ce que j'ai vu moi-même.

—Vous avez été abusé comme moi. Nous avions pris tous deux pour des témoignages d'amour la coquetterie naïve et pour ainsi dire inconsciente d'une enfant étourdie par sa première valse, enivrée par son premier bouquet romanesque.

—Ah !— murmura Croix-Dieu, pure coquetterie ? Vous croyez ?

—Le doute ne m'est plus permis, continua San-Rémo. Pas une seule fois dans le jardin d'hiver, (vous devez vous en souvenir, car vous l'avez constaté vous-même), je n'avais prononcé le mot fatal : *Amour*. Quand ce mot, le lendemain, s'est échappé de mes lèvres tandis que je tombais aux genoux de Germaine, il a produit un effet désastreux. Madame de Grandlieu, comprenant enfin ce que jusqu'alors elle ne soupçonnait point, m'a parlé sans colère, mais avec une fermeté douce qui ne pouvait me laisser nul espoir.

—Et vous n'en avez pas appelé de cette sentence ?

—A quoi bon ? Je vous le répète, l'écroulement était absolu. Il y eut un instant de silence.

Le baron observait André avec une fixité si grande que le jeune homme, malgré lui, baissa les yeux sous ce regard investigateur.

Croix-Dieu renoua l'entretien.

—La vicomtesse vous a dit alors qu'après ce léger malentendu il lui serait particulièrement agréable de vous voir quitter le château ? demanda-t-il.

—Elle me l'a dit.

—Et vous êtes parti par le premier train ?

—Oui...

—J'admire votre obéissance !..

—Pouvais-je agir autrement que je n'ai fait ? Et d'ailleurs à quoi bon rester ? Chaque minute passée sous le toit de Germaine avait ma blessure.

—Et vous ne retournerai pas à Grandlieu ?

—Jamais.

—A quelle époque le vicomte et sa femme doivent-ils revenir à Paris ?

—Dans bien longtemps. Au mois de novembre seulement.

—Les verrez-vous, alors ?

—Je ne pourrai me dispenser d'une visite de convenance, mais ce sera tout.

—D'ici là, écrirez-vous ?

—Que Dieu m'en garde !

—Bref vous renoncez, sans arrière-pensée, sans révolte, à cette passion qui, selon vous, était votre vie ?

—Je me résigne au malheur qui me frappe à l'improviste... Je fais appel à tout mon courage pour ne pas succomber sous ce choc inouï.

—Admirable philosophie dont je vous croyais peu capable ! Mes compliments, mon cher André ! Maintenant, qu'allez-vous faire ?

—Chercher des distractions et tâcher d'oublier.

—De mieux en mieux ! on n'est pas plus sage ! Le salut est dans cette voie. Comptez sur moi pour vous l'aplanir... Mais c'est égal, à votre place j'aurais abandonné moins vite une partie si bien engagée et qui me semblait gagnée d'avance.

André secoua la tête.

—Si vous aviez entendu madame de Grandlieu, dit-il, vous

tiendriez un autre langage, et si, comme je n'en doute pas, vous avez pour moi quelque tendresse, vous abandonnerez un sujet d'entretien qui m'est très-pénible, vous cesserez de me parler de Germaine.

—Que votre volonté s'accomplisse, mon cher enfant, n'en parlons plus, n'en parlons plus jamais, et occupons nous d'autre chose. Vous savez que notre ami Georges de Tréjan est marié?

—Je sais même qu'il a fait un mariage plus que singulier, c'était du moins l'avis du vicomte de Grandlieu.

—Dans tous les cas, il a épousé une femme qu'il aimait, une femme ravissante, et millionnaire.

—Oui, mais d'où lui viennent ses millions?

—Ça ne vous regarde pas. J'en crois d'ailleurs la source honorable, ne doutant ni du mariagemorganatique accompli en Russie, ni du veuvage de Fanny Lambert.

—Tant mieux pour Tréjan que j'estimais fort.

—La nouvelle comtesse adore le monde... Elle inaugure aujourd'hui même des réceptions qui seront brillantes... Vous avez dû trouver une invitation chez vous. Voulez-vous que je vous présente ce soir?

—Merci...

—Vous acceptez?

—Je refuse...

—Pourquoi?

—Ma place n'est pas où l'on s'amuse.

—Vous paraissiez décidé tout à l'heure à chercher des distractions.

—Sans doute. et je le ferai plus tard en effet. Mais en ce moment ce serait trop tôt. Mon visage triste jetterait un froid parmi des gens heureux de vivre.

Croix-Dieu n'insista pas. La conversation se prolongea, ou plutôt languit pendant quelques minutes encore, puis André se retira, en disant :

—A bientôt!

—Ah! le cher garçon se méfie de moi! pensa Philippe resté seul, il veut me cacher la vérité, et naïf, il me croit sa dupe! Décidément il n'est pas fort! Si tout était vraiment rompu, cet absurde amoureux aurait une autre mine et reviendrait à son idée fixe de se faire sauter la cervelle, ce à quoi il ne songe plus! Mieux que jamais, la chose est évidente, André et Germaine sont d'accord. La petite vicomtesse l'a banni provisoirement, mais avant un mois écoulé elle aura ramené le vicomte à Paris. Alors viendra le moment d'agir, en attendant, je veille.

L'entrée du valet de chambre interrompit le monologue de Croix-Dieu.

—La personne dont voici la carte, dit-il, sollicite une audience de M. le baron, quoique n'ayant pas l'honneur d'être connue de lui.

Croix-Dieu jeta les yeux sur la carte qu'on lui présentait.

Elle était petite, dorée sur tranches, (ce qui le fit sourire), et portait ces mots lithographiés :

P. VERGEOT,

NOTAIRE A BOISSY-SAINT-LÉGER.

—Que diable peut me vouloir ce digne tabellion de Boissy-Saint-Léger? se demanda-t-il, et il ajouta tout haut: Fuites entrer le notaire.

Maître Vergéot parut sur le seuil, salua profondément, fit trois pas, salua de nouveau, franchit le reste de la distance qui le séparait du baron et se courba une dernière fois avec un redoublement d'humilité et de déférence.

Ce nouveau venu offrait un cachet d'incontestable originalité à une époque où les notaires n'ont plus rien, soit dans le costume, soit dans les allures, qui les distingue des simples mortels.

Long, mince et correctement cravaté de blanc, il portait un ample habit noir à pans carrés, un gilet noir boutonné très-haut, et un pantalon noir un peu court laissant à découvert des bas blancs et des souliers laqués.

De sa main droite, gantée de noir, il tenait un chapeau bas de forme et à larges ailes, et il serrait sous son bras gauche une immense serviette de chagrin noir qui semblait bourrée de dossiers tant elle avait les flancs rebondis.

Sa chevelure épaisse et noire ou plutôt sa perruque, car évidemment c'en était une, affectait une coupe cléricale et descendait en rouleau jusqu'au collet un peu gras de son habit.

Son visage plat et d'un ton bistre n'offrait aucun vestige de barbe. Les verres bleus de ses lunettes cachaient ses yeux et faisaient ombre sur ses joues.

—Singulier bonhomme! se dit Philippe, il a la mine d'un agent de police beaucoup plus que celle d'un notaire, heureusement je n'ai rien à craindre.

—Est-ce à monsieur le baron de Croix-Dieu que j'ai l'honneur de parler? L'interrogea le visiteur d'une voix non moins bizarre que l'ensemble de sa personne.

—A lui-même, répondit le maître du logis, et je vous prierai, monsieur, de m'apprendre sans retard à quel motif je dois le plaisir de votre visite. Mais, d'abord, veuillez prendre un siège.

—Certes je ne manquerai pas de m'asseoir, puisque monsieur le baron daigne m'y convier, et je m'expliquerai d'une façon claire et catégorique, répliqua maître Vergéot; seulement, mes communications devant avoir un caractère essentiellement privé, intime, confidentiel, pour ne pas dire mystérieux, je prendrai la liberté grande de demander à monsieur le baron si nulle oreille indiscreète ne peut nous épier, et si nul intrus ne troublera par sa présence soudaine et inopportune le huis-clos de notre entretien?

—On n'a point l'habitude d'écouter aux portes chez moi, — répliqua Philippe, stupéfait de ce langage prudhommeque, et mon valet de chambre seul pourrait entrer à l'improviste.

—C'est là une éventualité qui, j'ose le dire, me paraît inacceptable, et j'aurai la hardiesse d'adresser une humble requête à monsieur le baron, afin qu'il prenne les mesures nécessaires pour qu'elle cesse d'être à redouter.

—Vous désirez que je ferme la porte intérieurement?

—S'il vous plaît.

—Soit.

—Ah! monsieur le baron, mille grâces.

—C'est un agent ou c'est un fou, pensa Croix-Dieu en allant faire tourner la clef dans la serrure. Or, il y a des fous dangereux, et les agents le sont toujours. A tout événement je veux être prêt.

Et, faisant le tour de son bureau, il prit parmi des livres épars et glissa dans sa poche un petit revolver qui se trouvait à portée de sa main.

Quand il revint auprès du visiteur ce dernier s'était assis, il avait posé sur le tapis son chapeau aux larges ailes, il avait étalé sur ses genoux sa volumineuse serviette de cuir noir, il se mettait en devoir de l'ouvrir avec lenteur et, à la grande surprise de Croix-Dieu, il exhibait d'un de ces compartiments un revolver de belle taille qu'il plaçait dans son chapeau.

—Que monsieur le baron ne s'étonne point de la présence de cette arme de guerre dans mon pacifique bagage de notaire cantonnal, dit-il en souriant d'un air béat. Mes devoirs professionnels m'obligent parfois à courir les chemins la nuit, nanti de valeurs importantes, d'actes précieux, de testaments, etc, etc. Les plus simples notions d'une prudence élémentaire m'imposent la loi de prévoir une fâcheuse rencontre, sinon probable du moins possible, et je prends mes mesures en conséquence.

—Je vous approuve, dit Croix-Dieu avec impatience en regardant sa montre. Mais j'ai fort peu de temps à moi. Allez donc au but, je vous prie.

—Au but, monsieur le baron? M'y voici. Un seul mot, ou plutôt une seule petite phrase, va vous initier mieux que de longs discours à l'importance de ma visite. Je suis le notaire d'un de vos amis de cœur, et je viens de sa part.

—Quel est cet ami?

—X. Y. Z.

Croix-Dieu eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas tressaillir.

—Ce n'est point un fou... se dit-il, c'est un agent. Sarriol s'est fait prendre comme un sot, et m'a trahi ! Jouons serré.

XI

—J'ai mal entendu, sans doute, monsieur le notaire... fit Croix-Dieu avec le plus parfait sang-froid. Quel nom venez-vous de prononcer ?

—Ce n'est point un nom, monsieur le baron, répliqua le singulier visiteur, ce sont trois lettres, trois simples lettres de l'alphabet : X. Y. Z.

—Je ne comprends pas.

—Ces trois lettres signifient : *Sarriol*.

—Qu'est-ce que c'est que *Sarriol* ?

—Vous l'ignorez ?

—Absolument.

—Dans ce cas, monsieur le baron, prenez la peine de vous renseigner, s'il vous plaît, auprès de deux de vos bons amis, le comte de *Loc-Earn* et *Robert Saulnier*. Ils se feront un plaisir infini, j'en suis absolument convaincu, de vous rafraîchir la mémoire.

Croix-Dieu sentait des gouttelettes de sueur froide perler sur ses tempes, à la racine de ses cheveux. Une indicible angoisse lui serrait le cœur.

Il fit cependant bonne contenance et, croisant ses bras d'un air dégagé, il reprit :

—Je me demande depuis quelques minutes, monsieur le notaire de *Boissy-Saint-Léger*, si vous jouissez pleinement de votre bon sens, et je ne vous cacherai pas que je me répons d'une façon tout à fait négative. Choisissez entre ces trois alternatives : Vous êtes un fou, vous êtes un mauvais plaisant, ou vous êtes un brave homme un peu naïf, embourbé jusqu'au cou dans quelque quiproquo. Je ne connais, je n'ai jamais connu, même de nom, aucun des gens de qui vous me parlez. Finissons en donc au plus vite et, si l'unique but de votre visite est de me débiter des non-sens, permettez-moi de vous rappeler que j'ai fort peu de temps disponible.

—Renier ses amis ! ses chers amis ! ses meilleures amis ! c'est bien mal ! murmura d'un ton lamentable le personnage énigmatique.

—Encore !

—Ah ! monsieur le baron... monsieur le baron, foi de notaire, vous me faites beaucoup de peine !

Croix-Dieu se leva.

—Je vais appeler mon valet de chambre, dit-il, et lui donner l'ordre de vous reconduire.

P. Vergeot se leva, sans oublier de prendre de la main gauche le chapeau aux larges bords dans lequel se trouvait son majestueux revolver et, enlevant de la main droite sa perruque noire et ses lunettes bleues, il répliqua :

—C'est ça qui serait une bêtise, mon pauvre vieux ! Si d'ailleurs il te plaît de t'en passer la fantaisie, je n'y mets nul obstacle ! vois, réfléchis, décide.

—*Sarriol* ! murmura d'une voix étranglée le baron stupéfait.

—Vrai, tu ne m'avais pas reconnu ?

—Eh ! qui pouvait soupçonner chez toi ce talent de transformation !

—Dont tu te croyais le monopole ? J'ai vu jouer plus de dix fois *Tricoche* et *Cacolet*, mon vieux camarade, et j'ai profité. Tu devais cependant m'attendre, ce me semble, puisque dans ta lettre d'hier tu me demandais un rendez-vous.

—Mais pourquoi ne m'avoir pas prévenu ? A quoi bon ce déguisement ?

—Eh ! cher ami, que veux-tu ? Je me souviens de notre dernière entrevue, au *Panier fleuri*, tu sais, un joli endroit où on mangeait si bien, où on buvait si sec, et qu'on a supprimé pour embellir Paris. Or, ayant de la mémoire, naturellement je me défie. Tu as une façon désobligeante de couper court aux relations trop tendues ! Dame ! tu comprends, je suis sur mes

gardes ! Essaye un peu de m'offrir un verre de rhum, tu verras avec quel entrain je déclinerai ta politesse ! J'ai voulu te surprendre pour n'être pas surpris. Je te défie de tenter aujourd'hui la moindre chose contre moi. J'ai à la porte un fiacre à l'heure, et j'ai poussé la prévoyance jusqu'à fuir demander par le cocher, à ton portier, si M. le baron de Croix-Dieu était en son logis. On sait donc que je me trouve chez toi. J'y suis entré en bon état, j'en sortirai de moi-même.

—Défiance injuste qui me blesse et m'afflige ! s'écria le baron.

—Tu ! ta ! ta ! des bêtises ! Il y a un proverbe qui dit : Si tu veux la paix, sois prêt à la guerre ! Je veux bien la paix, mais de mon côté, je t'en préviens, ce sera une paix armée. Tu as besoin de moi, c'est clair, je ne refuse point ma collaboration, en supposant qu'elle me doive rapporter un bénéfice honnête, mais, dans le cas où tu nourrirais l'arrière-pensée, par hasard, de renouveler à mon endroit tes espérances du bon vieux temps, tiens-toi pour averti qu'il ne prendrait pas.

—Et, demanda Croix-Dieu, si je te donnais une preuve sans réplique de mon entière bonne foi ? Si je me mettais à ta discrétion ?

—Ça m'étonnerait bigrement ! Tu es bien trop malin pour ne te point garder une porte de derrière.

—Enfin, si tu ne pouvais plus douter ? passerais-tu franchement l'éponge sur ce passé que je déplore ?

—Pourquoi pas ?

—Réponds oui ou non.

—Eh bien, oui.

—Ecoute-moi donc ! Quel motif me poussait à me débarrasser de toi au *Panier fleuri*, il y a vingt deux ans ?

—Le motif était simple : je réclamais de toi une reconnaissance en bonne et due forme de la somme de trois cent mille francs payable le lendemain de ton mariage avec mademoiselle Henriette d'Auberive. Si tu avais signé cela gentiment, mon vieux camarade, ainsi que c'était convenu, tu aurais depuis vingt-deux ans pas mal de millions que tu n'as pas ! Il t'a paru plus simple et plus économique d'expédier *ad patres* ce pauvre *Sarriol* qui se défiait déjà, lui pas bête, et qui te voyait dans une glace opérer ton petit travail. Quel *impair* ! *Sarriol* a fait le mort, et le surlendemain on emballait M. le comte pour Poissy.

—Tu m'avais dénoncé.

—Parbleu ! Je te devais ça ! Une lettre anonyme, claire et concise, révélant au procureur impérial l'identité de *Loc-Earn* et de *Robert Saulnier*, condamné par défaut à trois ans de prison, avait produit son petit effet. Quand le commissaire de police et les agents t'ont mis en voiture, j'étais dans un fiacre, en face la porte de l'hôtel, et j'ai bien ri !

—C'était de bonne guerre, je ne t'en veux pas.

—Merci ! Mais pourquoi diable exhumes-tu ces vieux souvenirs ?

—Tu vas voir : quelle est ta position sociale dans l'agence matrimoniale de l'ex-garde-femme du boulevard des Batignolles, devenue aujourd'hui madame veuve de *Saint-Angot* ? *Sarriol* se rengorgea.

—Je suis un homme de confiance, son factotum, son bras droit, un autre elle-même ! Fi de la bohème d'autrefois !... je vis dans l'opulence !

—A merveille. Arrive-t-il quelquefois à madame de *Saint-Angot* de mener des mariages à bien ?

—De quels mariages parles-tu ?

—De ceux de la main droite, naturellement.

Sarriol hésita..

—Avec toi je serai franc, répondit-il enfin. Oui, cela arrive quelquefois, mais très-rarement. Ce n'est point du tout la spécialité de notre maison. Tu comprends. Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Tu le devineras dans une minute.

Croix-Dieu ouvrit un des tiroirs de son bureau, en tira une feuille de papier timbré et commença à écrire, mais dès les premiers mots il s'arrêta.

—Chez madame de *Saint-Angot*, reprit-il, tu dois avoir

changé de nom. Comment t'appelles-tu présentement, mon camarade ?

—Je m'appelle *Tamerlan*, pour le monde, et, dans l'intimité, *Ugène*.

Croix-Dieu se remit à écrire, et au bout d'un instant tendit la feuille à Sarriol.

Celui-ci lut à haute voix :

—« Je m'engage à payer, le lendemain de mon mariage avec madame veuve Blanche Gavard, la somme de trois cent mille francs à M. Tamerlan, directeur de l'agence matrimoniale fondée par madame de Saint-Angot, voulant rémunérer ainsi les bons services et les démarches de toute nature grâce auxquels ce mariage aura pu s'accomplir. »

« Suivent la date et la signature.

« Que dis-tu de cela ?

—Je dis qu'une semblable reconnaissance, signée Loc-Earn et concernant mademoiselle Henriette d'Auberive, aurait, en 1850, agréablement modifié nos situations respectives.

—Jo la signe aujourd'hui.

—Oui, mais tu comprends bien que je n'y comprends goutte. Et d'abord, qu'est-ce que c'est que madame veuve Blanchard Gavard ?

—Une belle personne de quarante ans environ, qui m'adore et que je pourrais épouser demain.

—Qui t'en empêche ? J'imagine qu'elle est riche, cette belle personne ?

—Non, elle n'est pas riche.

—Ah ! ah !

—Mais elle a un fils, un fils âgé de vingt ans et quelques mois. Or, si ce fils venait à mourir avant sa majorité, madame Gavard hériterait de six millions.

—Inutile de mettre davantage les points sur les I ! s'écria Sarriol, ça devient limpide comme de l'eau de roche ! Mais comment diable se fait-il que tu aies besoin de moi ? Il y a tant de manières, à Paris, de supprimer honnêtement un mineur qui vous gêne. Pour n'en citer qu'une, on peut s'entendre avec un bretteur qui cherche une querelle au jeu ou ailleurs. N'as-tu rien essayé ?

—J'ai essayé de tout, et rien n'a réussi. Tu le vois bien puisque je viens à toi, et que je t'offre cent mille écus. Ou je me trompe fort ou, quoique vivant dans l'opulence, ainsi que tu le disais tout à l'heure, tu as dû conserver des relations... utiles . .

—J'en ai certainement quelques-unes. Sait-on jamais ce qui peut arriver ?

—J'ai compté là-dessus. Que faut-il après tout ? Un brave garçon sans scrupule et largement payé.

Sarriol se gratta l'oreille.

—Saperlipopette ! fit-il, pas si commode à trouver que tu crois ! Un assassinat ! dame, c'est grave !

—Qui te parle d'un assassinat ? Je n'en voudrais à aucun prix !

—Que veux-tu donc ?

—Un accident.

—Toujours malin, ce bon Loc-Earn ! Va pour l'accident. Qu'est-ce que c'est que le jeune homme ?

—Un gommeux ridicule et qui ne sera point regretté.

—Le moyen de l'attirer dans quelque piège ingénieux ?

—Ça, c'est le pont aux ânes ! Il est fou d'une femme. Par elle on peut le mener partout, et justement, cette femme, tu la connais.

—Bah ! qui donc ?

—Dinah Bluet.

—Cette chipie ! fit Sarriol entre ses dents serrées, tandis que ses sourcils se contractaient. An ! tonnerre ! Elle est cause qu'il a failli nous arriver du chagrin ! Elle nous a fait glisser dans les doigts une mine d'or que nous tenions déjà ! Je lui garde un chien de ma chienne, à l'endiablée petite pécore ! Ça m'irait comme un gant de lui causer un désagrément personnel. Ça sera-t-il permis ?

—Carte blanche.

—Bravo ! Il est bien entendu que je prendrai d'abord des renseignements directs sur les millions de l'héritage. Tu comprends que je ne veux pas travailler pour des prunes.

—J'allais te le proposer.

—Les frais de toute nature seront payés à part, et d'avance ?

—Je ne soupçonne point ta bonne foi et je te remettrai, quand tu voudras, la somme que tu fixeras toi-même.

—Il me faudra le temps de rassembler mon monde et de guetter l'occasion.

—Nous avons six mois devant nous.

—C'est parfait ! la paix est signée. Voici ma main. Donne-moi des détails sur l'affaire.

Croix-Dieu raconta brièvement à Sarriol une partie des choses que nos lecteurs connaissent déjà.

Quand il eut achevé, et au moment où le faux notaire remettait sa perruque et ses lunettes, il reprit :

—A propos, tu sais que j'avais un fils ?

Sarriol eut un tressaillement intérieur, mais il se rajustait devant la glace en tournant le dos au baron. Ce dernier ne vit rien.

—Un fils d'Henriette d'Auberive, parbleu ! répondit-il. Tu le nommait *André*, je crois. J'avais procuré la nourrice. Te souviens-tu de notre excursion à l'île Saint-Denis ? De bien braves gens, ces pêcheurs.

—En sortant de Poissy, j'ai cherché mon fils, continua Croix-Dieu. Je suis retourné à l'île Saint-Denis.

—Eh bien ?

—Les pêcheurs avaient disparu, eu l'enfant avec eux.

—Ah ! diable ! Et, depuis, les as-tu retrouvés ?

—Jamais. Sais-tu quelque chose à leur sujet, toi Sarriol ?

—Moi ? Pas la moindre chose ! Dans les termes où nous étions, tu comprends sans peine que le moutard m'intéressait peu. Non, non, je ne sais rien, il doit être grand aujourd'hui, le petit André, s'il vit encore . .

—Oui, s'il vit encore, murmura le baron.

Et tout bas il ajouta :

—Moi qui n'ai jamais rien aimé, il me semble que j'aurais aimé mon fils .-

Sarriol remit sur sa tête son chapeau aux larges bords, donna une poignée de main à son ex-ennemi dont il redevenait le complice, et P. Vergeot, notaire à Boissy-Saint-Léger regagna, sa serviette professionnelle sous le bras gauche, le sacre pris à l'heure qui l'avait amené.

XII

Nous ne conduirons point nos lecteurs à la première grande réception de la comtesse Georges de Tréjan, mais ils ne perdront rien pour attendre.

Il nous suffira de leur dire en ce moment que la soirée fut brillante et que, cette fois du moins, l'ex-Fanny Lambert n'eut à se plaindre d'aucun mécompte.

M. de Strény et de Champloup firent preuve d'un tact et d'une habileté dont Croix-Dieu, (qui s'y connaissait), les complimenta chaudement. Ils se contentèrent d'empocher des bénéfices assez modestes pour passer presque inaperçus, et perdirent à dessein quelques coups importants, avec une désinvolture qui confirma, en l'agrandissant, leur réputation de beaux joueurs.

La musique fut exquise ; les gourmets émérites rendirent un juste hommage à la savante organisation des buffets.

On lisait, le lendemain, aux *Informations du Figaro* :

« Beaucoup de monde, hier au soir, et un monde d'élite, à l'hôtel de la rue Le Sueur. Les maîtres de la maison, Georges de Tréjan, le peintre à la mode, et madame la comtesse de Tréjan, l'une des plus charmantes femmes de Paris, on fait avec une grâce hors ligne les honneurs de leurs vastes salons, où le goût épuré de l'artiste s'unit au luxe éclatant du millionnaire. C'est un succès. »

—Enfin, j'existe ! Enfin je compte ! murmura la blonde Circé dans un transport de joie et d'orgueil. Avant un an la comtesse

de Tréjan sera l'une des reines de ce Paris qui n'avait pour Fanny Lambert qu'une admiration dédaigneuse !

Trois semaines s'écoulèrent.

Sarriol ne se prodiguait point chez Croix-Dieu, mais il lui avait adressé deux billets, signés X. Y. Z.

Le premier était ainsi conçu :

"Patience. Je cherche et je trouverai."

Le second, non moins laconique, disait :

"J'ai presque trouvé. Patience."

André de San-Rémo menait, pendant ce temps, une existence solitaire qui aurait paru mortellement ennuyeuse à tout autre qu'à un amoureux absorbé dans sa passion, dans ses souvenirs et dans ses espérances.

Loin de chercher les distractions, il semblait les fuir, ne sortant guère de chez lui que pour aller, de grand matin, à cheval ou en phaéton, respirer pendant deux heures au bois de Boulogne, et fermant sa porte à tout le monde sauf au baron, qui d'ailleurs ne lui faisait que de rares et courtes visites, mais en revanche ne manquait point, soit en arrivant, soit en partant, de causer pendant quelques minutes avec le valet de chambre du jeune homme.

Nous savons déjà que Croix Dieu, en certaines circonstances, se familiarisait volontiers avec les domestiques et ne dédaignait point de les questionner, mais toujours discrètement, au sujet de leurs maîtres.

A mesure que passaient les jours André, calme et confiant au moment de son arrivée à Paris, s'attristait et devenait nerveux.

—ELLE m'avait dit : "Bientôt peut-être," se répétait-il, et, tout en me défendant de lui écrire, elle m'avait, sinon promis du moins presque permis d'espérer qu'elle m'adresserait un mot, un souvenir. C'était bien facile. Une fleur du bouquet dérobé pour elle, une fleur flétrie glissée sous une enveloppe portant mon adresse, il n'en fallait pas plus. La fleur fanée, la fleur éloquente aurait murmuré : "Je viens d'elle. On pense à lui, là-bas, on se souvient, on t'aime !" Mais rien, rien ! le silence, et qui sait, l'oubli peut-être ? Ah ! si je le croyais, si j'en étais sûr, si j'en avais la preuve, comme je désobéirais vite ! Germaine, vous auriez compté sans moi ! Au mépris de votre défense je retournerais à Grandlieu, et dussé-je me perdre et vous perdre avec moi, vous qui m'avez aimé une heure il faudrait bien m'aimer encore.

Et naturellement ces fiévreuses révoltes d'un esprit en délire, au lieu d'abréger le temps pour San-Rémo, le lui faisaient paraître encore cent fois plus long.

Les amants bien épris sont ainsi, tous !

Rien au monde ne saurait les empêcher d'alourdir, par d'inutiles et chimériques souffrances, ce qu'au bon vieux temps on appelait l'amoureux martyr.

Bref, André était bien près de cet autre moment psychologique où l'on fait des coups de tête, quand un beau matin, juste trois semaines après son retour de Touraine, et comme il descendait de cheval en revenant de sa promenade quotidienne au Bois, son valet de chambre, qui semblait en vedette sur le peron de l'hôtel, lui dit :

—M. le vicomte de Grandlieu est au salon, attendant monsieur le marquis. Je me suis permis d'introduire M. le vicomte, ne pensant pas que la consigne générale pût le regarder. Si j'ai mal fait, je prie monsieur le marquis de me pardonner, j'ai agi à bonne intention.

—Vous avez eu cent fois raison, mon brave Etienne ! répliqua le jeune homme qui sentit une folle joie l'envahir à la pensée qu'il allait enfin entendre parler de Germaine.

Il traversa rapidement les pièces qui le séparaient du salon, et pressa avec une cordialité fougueuse les mains que lui tendait M. de Grandlieu.

L'immense affection dont son âme était pleine débordait en ce moment jusque sur le mari de sa bien-aimée.

Il est vrai qu'après avoir surpris l'entretien de la vicomtesse et de Diane, dans le jardin d'hiver, il ne connaissait pas, il ne pouvait connaître la poignante et farouche jalousie que le mari, c'est-à-dire le possesseur, inspire presque toujours à l'amant.

—Vous à Paris, monsieur le vicomte ! s'écria-t-il, vous chez moi ! Ah ! que je suis heureux de vous voir !

—Heureux de me voir, répéta le visiteur avec un bon et franc sourire. Je n'en veux pas douter, mais permettez-moi de vous dire, mon cher enfant, qu'il dépendait de vous d'être heureux beaucoup plus tôt...

—Et, comment ?

—En respectant la parole donnée. Vous aviez promis de revenir... Oh ! mais, promis d'une façon positive.

André rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Ah ! je le voulais, balbutia-t-il, Dieu le sait ! Je ne l'ai pas pu... Mes affaires...

Le vicomte l'interrompit en lui mettant la main sur l'épaule.

—Vos affaires, mon cher André, cela signifie en bon français, vos plaisirs.

—Je vous assure...

—Croyez que je ne vous interroge pas, poursuivit M. de Grandlieu, mais soyez donc franc avec moi, qui suis sinon votre plus ancien du moins votre meilleur ami. Pensez-vous que je ne comprenne plus la jeunesse parce que mes cheveux ont blanchi ? Vous vous tromperiez fort ! La vie est triste pour un jeune homme, je le sais, dans la solitude d'un grand château, entre un vieillard et une enfant ! car Germaine n'est qu'une enfant. Et puis, vous êtes pris par le cœur.

—Mais... commença vivement André.

—La dame voilà ! la dame aux visites mystérieuses ! cela répond à tout ! interrompit de nouveau le vicomte en riant. Vous seriez un ingrat si vous ne lui rendiez amour pour amour, car elle vous aime, ce n'est pas douteux. Elle le prouvait trop bien en se compromettant pour venir à votre chevet ! Mais vous l'aimez et vous avez raison. Est-ce une passion coupable ? Je n'en veux rien savoir, pour ne rien avoir à blâmer... et puis, je suis du monde, et le monde a des indulgences infinies pour toute tendresse profonde et sincère. Allez, mon enfant, j'ai bien deviné ! Cette lettre qui vous rappelait brusquement à Paris, une main chérie l'avait écrite... Vous avez obéi... On vous récompense, et les joies de l'homme heureux vous retiennent ici... Sans cela vous seriez revenu sans doute, car vous nous aimez bien aussi, Germaine et moi ! moi comme un père... elle comme une sœur... Dites-moi ces choses, et je vous croirai... Mais ne me parlez plus d'affaires... je ne vous croirais pas...

—Vous ne m'avez pas encore donné des nouvelles de madame de Grandlieu, fit d'une voix tremblante André qui désirait ardemment changer d'entretien. La confiance si complète et si joyale du vieillard l'oppressait, l'humiliait, le contraignait à rougir de lui-même.

—Germaine va bien, ou du moins elle va mieux, car elle vient d'être un peu souffrante, répondit Armand. Je suppose qu'elle dormait encore quand j'ai quitté l'hôtel tout à l'heure pour venir vous voir.

—Madame de Grandlieu est donc ici ! s'écria San-Rémo.

—Mais sans doute. Nous sommes arrivés hier au soir et, voulant être sûr de vous rencontrer, je suis sorti de grand matin.

—Vous traversez Paris ?

—Nullement, nous y rentrons.

—D'une façon définitive ?

—Oui.

—Dans cette saison !

—Cela vous étonne un peu, n'est-ce pas ?

—Je vous savais d'autres projets.

—Nous comptions rester en Touraine jusqu'au milieu d'octobre, et peut-être même un peu plus. Je me souviens de vous l'avoir dit.

—Eh bien ?

—Eh bien ! cette année, l'air de Grandlieu n'est pas bon pour Germaine. Le matin et le soir des brouillards montent de la Loire et se dégagent de nos futailles et de nos pièces d'eau. Presque aussitôt après votre départ la chère enfant a

changé beaucoup. Elle devenait pâle, silencieuse, presque triste... Elle ne se plaignait pas... elle ne se plaint jamais... mais je la voyais languissante... Craignant quelque retour de sa maladie du printemps dernier, j'ai consulté un médecin... Il m'a déclaré très-nettement qu'il attribuait ces fâcheux symptômes à l'influence maligne des brouillards dont je vous parlais. Bref, il m'a conseillé de partir au plus vite. Pouvais-je balancer? J'ai proposé à Germaine de faire un voyage ou de revenir à Paris... Elle m'a répondu qu'elle préférerait Paris. Voilà notre retour expliqué.

André sentait son cœur bondir dans sa poitrine.

—Mais, balbutia-t-il pour dire quelque chose, et pour ne pas étonner le vicomte par un inexplicable silence, la santé de madame de Grandlieu ne vous inspire aucune inquiétude sérieuse?

—Aucune! il n'a jamais été question que de mesures préventives. Depuis trois jours d'ailleurs, depuis que nous nous occupons de nos préparatifs de départ, Germaine est redevenue ce qu'elle était avant ces malencontreux brouillards. Ses couleurs ont reparu... elle a repris toute son animation... toute sa gaieté. Hier, en chemin de fer, elle paraissait aussi joyeuse qu'une pensionnaire échappée du couvent et faisant à Paris son premier voyage, et cela se comprend très-bien... elle est Parisienne... la ville qui l'a vue naître l'attire à son insu... l'air natal la revivifie... Vous ne trouverez en elle aucun changement quand vous viendrez... et ce sera bientôt, car vous n'aurez ici nul prétexte pour nous négliger... Les droits modestes de l'amitié peuvent se concilier à merveille avec ceux, plus exigeants, de l'amour, et je compte que la belle inconnue ne sera point jalouse de votre affection pour nous!... Vous viendrez souvent, n'est-ce pas?

—Oui, certes! oui, souvent, puisque votre grande bienveillance m'y autorise.

—Et d'abord, reprit le vicomte en souriant, ma *grande bienveillance* vous invite à dîner pour demain... et vous acceptez...

—Avec plus de joie que je ne saurais le dire.

—Bravo! nous dînons à sept heures, vous le savez, mais arrivez longtemps d'avance... Nous causerons dans le jardin. A propos, je vous ménage une surprise...

—A moi?...

—Oui, à vous.

—Laquelle?

—Désirez-vous que je trahisse mon secret tout de suite? Plus de surprise, alors, mais bah!... Eh bien! j'ai amené de Touraine un de vos bons amis que vous serez certainement heureux de revoir.

—Un de mes bons amis? répéta San-Rémo. Je ne comprends pas du tout, je l'avoue, n'ayant laissé, que je sache, aucun ami là-bas.

—Ingrat! Celui de qui je parle était pourtant votre compagnon de tous les jours! il a partagé vos succès... Jadis on l'aurait défini: Mauvaise tête et bon cœur! et vous disiez de lui: C'est un mouton qui se déguise en diable!

—Tonton! s'écria André, c'est Tonton!

—Oui, Tonton, le glorieux Tonton, fils de Tulipe et de Ptolémée et vainqueur, grâce à vous, du grand steeple-chase de Lautrec. Ne serez-vous pas content de renouer connaissance avec lui?

—J'en serai ravi, enchanté! dit San-Rémo avec feu. Ah! vous avez bien raison, monsieur le vicomte, je l'aime tendrement, ce cher Tonton!

—Vous le lui démontrerez de façon péremptoire en le faisant briller au Bois. Je le considère comme étant à vous plus qu'à moi... Germaine en aurait peur, il est d'ailleurs trop quinteux pour elle, et je ne veux pas, moi, faire infidélité à mes vieux et loyaux serviteurs Rochester et Miss Love. Donc, c'est vous seul qui le monterez.

—Ah! de grand cœur, et tous les jours.

—Tous les jours, soit!... Voulez-vous que, dès demain, je vous l'envoie?

—Si je le veux? mais je crois bien.

—Donc, c'est entendu... S'il fait beau, le poulain arrivera tout sellé dans votre cour à sept heures précises du matin, et vous, mon enfant, à demain soir.

.....
Au moment où M. de Grandlieu quittait l'hôtel de la rue de l'Oulogne, un petit coupé de maître arrivait devant le grille.

Le visiteur qui descendait de cette voiture salua respectueusement le vicomte.

Ce visiteur était Philippe de Croix-Dieu.

—J'avais parié qu'avant un mois Germaine le ramènerait à Paris, murmura-t-il en regardant Armand s'éloigner. Or, il n'y a que trois semaines. Donc, j'aurais gagné de huit jours...— Décidément je connais les femmes!

Et il monta chez San-Rémo.

XIII

M. de Croix-Dieu, nous l'avons dit, monta chez San-Rémo. Ce dernier, ignorant que le baron venait de rencontrer Armand de Grandlieu, se garda bien de lui parler de la visite du vicomte.

Philippe de son côté, ne fit à cette visite aucune allusion.

—C'est un parti pris... J'en étais sûr! pensait-il en se retirant. André m'a menti une première fois, il se taira toujours, ou il mentira de nouveau. Par bonheur, ajouta-t-il en souriant, j'ai des moyens sûrs d'être exactement renseigné.

Il s'arrêta pendant une seconde sur la plus haute marche du perron, auprès de la porte vitrée que le valet de chambre venait de lui ouvrir.

—Étienne, mon bon garçon, dit-il à ce domestique, M. de San-Rémo monte à cheval tous les matins, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur le baron, quand il fait beau.

—Combien de temps dure sa promenade?

—Deux heures, ou environ, jamais moins, et quelquefois plus. M. le marquis part à sept heures et rentre vers neuf heures un quart.

—Pendant ces absences, vous êtes libre?

—Naturellement, monsieur le baron.

—Eh bien! un de ces matins, prenez une voiture et venez chez moi, j'ai besoin de causer un moment avec vous. Il vous sera facile d'être de retour ici avant M. de San-Rémo, il ne saura même pas que vous avez quitté l'hôtel.

—Mais, monsieur le baron, commença Étienne.

—Ce petit déplacement, interrompit Croix-Dieu, sera, je vous assure, avantageux pour vous. Mon valet de chambre aura la consigne de vous introduire auprès de moi sur-le-champ. Je compte sur vous, mon bon garçon.

—J'aurai donc l'honneur d'obéir à monsieur le baron.

—Très-bien, et soyez discret.

—Monsieur le baron peut être tranquille. La discrétion est une vertu professionnelle que je crois posséder, en même temps que quelques autres.

Dans l'après-midi de ce même jour une marchande à la toilette, jeune encore, de figure agréable, et ne portant ni le classique chapeau cabriolet, ni le châle tartan traditionnel, que les romans fabriqués avec des clichés moisis et les vaudevilles de l'ancien jeu prêtent à ses collègues et que ces honorables personnes arboraient en effet il y a quelques vingt ans, se présenta à l'hôtel de Grandlieu, munie d'un carton rempli de dentelles, de menus bijoux, de rubans et de colifichets, non point d'occasion mais de la plus entière fraîcheur, et demanda mademoiselle Mariette.

Mademoiselle Mariette était la première femme de chambre de Germaine.

La camériste reçut la marchande, et fascinée par l'élégance des fanfreluches que cette dernière, *vu la misère des temps et la difficulté des affaires*, proposait de lui céder à des conditions de bon marché véritablement fabuleux, elle la conduisit dans sa chambre.

Après une assez longue entrevue, la marchande à la toilette se retira.

Elle emportait son carton vide, et mademoiselle Mariette constatait avec plaisir que sa bourse ne s'était point allégée au contraire.

Un matin de la semaine suivante, le courrier apportait à Croix-Dieu une lettre ainsi conçue :

“J'ai trouvé. Les compères sont de premier choix et tiendront leur emploi d'une façon supérieure. Il ne s'agit plus que de guetter l'occasion, ou de la faire naître. Un rendez-vous au notaire de Boissy-Saint-Léger, S. V. P., afin de s'entendre à ce sujet.”

“X. Y. Z.”

—Enfin ! murmura le baron, et il écrivit immédiatement, sous le couvert de mademoiselle Anita, pour donner à Sarriol le rendez-vous demandé.

Dans la même matinée, vers les onze heures et demie, au moment où Philippe venait de déjeuner et se préparait à sortir, son valet de chambre l'avertit qu'une petite dame, voilée soigneusement et disant venir du faubourg Saint-Honoré, demandait à lui parler sans retard.

—Introduisez cette personne à l'instant, dit Croix-Dieu.

Presque aussitôt la petite dame fit son entrée, salua d'une façon qui n'était point du tout gauche et attendit sans dire un mot que le valet de chambre fût sorti.

La visiteuse était de taille moyenne, d'une tournure élégante, vêtue de soie noire, bien gantée, bien chaussée et, quand elle releva son voile, elle découvrit une figure piquante, éclairée par deux grands yeux noirs, hypocrites et sournois.

En même temps elle dessinait un révérence presque moqueuse, accompagnée d'un bon sourire.

—Vous êtes mademoiselle Mariette, n'est-ce pas ? fit Croix-Dieu en lui rendant le salut et le sourire.

—Tout au service de monsieur le baron.

—Je suis enchantée de vous voir, mademoiselle.

—Et moi je suis ravie que monsieur le baron soit enchanté.

—Allons droit au fait, j'attends, dit Croix-Dieu.

—Moi au-si...répliqua Mariette.

—C'est juste. J'oubliais.

—Monsieur le baron n'en a pas le droit, car, d'après les conventions arrêtées en son nom, ma mémoire se règlera sur la sienne.

—Vous avez de l'esprit, mademoiselle Mariette !

— Il le faut, monsieur le baron, c'est mon petit capital et je compte sur les intérêts.

Croix-Dieu, tout en riant, ouvrit son portefeuille, y prit un billet de banque et le mit dans la main de la camériste.

—Me voilà bien en règle, n'est-ce pas ? dit-il.

—C'est parfait, et je me sens désormais capable de mériter et d'obtenir un premier prix de mémoire ! Si monsieur le baron veut me questionner, je suis prête à répondre.

—Vous questionner ? A quoi bon ? puisque vous êtes au fait de ce que je desirais connaître ? Racontez, tout simplement.

—Je ferai mieux. Un récit, bien souvent, peu manquant de clarté. On risque, en outre, quand on parle, d'oublier certains détails importants. J'ai ma note.

—Votre note ? répéta Croix-Dieu.

—Une sorte de memorandum, écrit au jour le jour.

—Mais c'est très-intelligent, cela ! Donnez-moi le memorandum...

—Le voici.

Mademoiselle Mariette exhiba un papier plié en huit, délicatement inséré entre deux boutonniers de son corsage et le tendit à Philippe.

—Voyons un peu, murmura ce dernier en défriplant la feuille. Peste ! il y en a long !

—Ah ! monsieur le baron, c'est un joli travail... exact... détaillé, rien n'y manque ! Vous en avez pour votre argent.

—J'en suis, d'avance, absolument certain.

—Chose promise, chose due. C'est que je suis une honnête fille, voyez-vous !

—Qui se permettrait d'en douter ? demanda Philippe avec un sérieux comique.

Il entama la lecture du rapport écrit par la camériste sur du papier glacé et parfumé, portant dans l'un des angles deux initiales timbrées d'une couronne de vicomte, et manifestement emprunté à la papeterie de Germaine.

Mais, après avoir lu ou plutôt épilé les premières lignes, il s'arrêta.

—Lisez-moi vous-même ce précieux document, je m'appête à le savourer.

—C'est facile...

Et mademoiselle Mariette lut tout haut :

“*Jeudi quatre heures dix minutes.* Madame la vicomtesse a donné l'ordre, ce matin, de ne recevoir personne. Elle m'envoie demander au valet de pied de service la liste des visiteurs qui se sont présentés à l'hôtel. Je rapporte à madame une dizaine de cartes. Elle les regarde avec distraction, sauf l'une d'elle qu'elle conserve dans sa main pendant près d'une minute.

“ Cette carte est moins grande que les autres, il y a un écusson au-dessus du nom. Je la reconnaitrai facilement.

“*Sept heures.* Madame vient de se mettre à table avec M. le vicomte, il n'y a personne à dîner. J'entre dans le salon et je passe en revue les cartes jetées au hasard dans un plat de Chine.

“ La plus petite est celle d'un beau jeune homme qui est venu au printemps à Grandlieu, qui a diné à l'hôtel le surlendemain de notre retour à Paris, et une fois depuis, M. le marquis André de San Rémo.

“ Je ne m'étais point aperçue, à la campagne non plus qu'ici, que M. de San-Rémo fit la cour à madame, mais je soupçonne qu'il y a quelque chose et je veillerai.

“*Onze heures et demie.* Madame n'a pas voulu sortir. M. le vicomte est allé au cercle. Je viens de déshabiller madame.— Elle avait les yeux rouges et semblait fort triste. Je jurerais qu'elle a pleuré. Elle est très-bonne pour moi d'habitude, et presque familière. Ce soir, elle ne m'a pas une seule fois adressé la parole. C'est si capricieux, les maîtres !

“*Vendredi, deux heures.* Madame est dans le jardin. Elle ne me semble plus triste comme hier, mais agitée, nerveuse, on croirait qu'elle a la fièvre. De l'une des fenêtres de la chambre à coucher, je la suis des yeux. Elle se dirige vers la grille couverte de lierre qui ferme le jardin du côté des Champs-Élysées. Elle s'arrête. Elle regarde autour d'elle. Elle soulève le lierre et retire de cette cachette improvisée quelque chose que je ne peux distinguer. Quoi donc ?

“ Madame monte rapidement l'escalier rustique du kiosque dont je vois l'intérieur depuis la fenêtre. Je prends sur la cheminée une jumelle de spectacle et je regarde. Madame tient une lettre et la lit. Je devine maintenant ce qu'elle a retiré du lierre.

“ Sa lecture dure longtemps. Quand elle a fini, elle recommence, puis elle remet le papier dans l'enveloppe qu'elle plie en deux et qu'elle glisse sous les dentelles de son corsage. Elle quitte ensuite le kiosque et reprend lentement le chemin de l'hôtel.

“ Je me cache dans le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher. Si madame m'y surprend, il me sera facile d'expliquer ma présence.”

XIV

“ Je n'étais pas cachée depuis trois minutes quand ma maîtresse rentra chez elle.

“ J'avais eu soin de ne me placer de façon à ne rien perdre, par l'entrebaillement de la porte, des moindres mouvements de madame.

“ D'abord, et pendant un instant, elle demeura immobile et comme indécise, la tête un peu penchée, la main appuyée sur le côté de son corsage. Il me semblait, dans le grand silence, entendre battre son cœur dans sa main.

“ Tout à coup elle releva brusquement la tête et, se diri-

geant vers la porte par laquelle elle était entrée, elle fit tourner deux fois la clef dans la serrure de cette porte puis, s'approchant de la cheminée, elle alluma l'une des bougies.

—Allait-elle écrire et cacheter quelque chose? Jo le crus d'abord; mais je me trompais.

—Elle prit dans son corsage la lettre trouvée sous le lierre et lue si avidement dans le kiosque, et elle l'approcha de la bougie allumée.

—L'un des angles de l'enveloppe se noircit d'abord et se mit à brûler avec lenteur, ou plutôt à se consumer sans jeter de flamme.

—Madame l'éteignit presque aussitôt, tira le billet de l'enveloppe, le relut une dernière fois, le pressa contre ses lèvres, le présenta de nouveau au feu de la bougie, et le jeta dans la cheminée en poussant un gros soupir.

—Madame regarda tristement brûler la lettre, et, quand elle eut vu la dernière petite étincelle courir et s'évanouir sur la trame noircie du papier consumé, elle soupira de nouveau et quitta son appartement.

—J'attendis quelques minutes puis, dès que j'entendis madame jouer au salon sur le piano une mélodie qui n'était pas gaie, j'entrai dans la chambre déserte, je m'approchai de la cheminée, je soulevai délicatement les cendres du billet et, parmi ces cendres, je trouvai un petit fragment de papier respecté par le feu.

Mademoiselle Mariette exhiba son porte-monnaie, (un fort joli porte-monnaie, ma foi, en cuir de Russie à cadre doré), et de l'un de ses compartiments elle tira un losange irrégulier de papier jauni par la fumée et dentelé parla flamme.

Cinq mots occupaient toute la longueur de ce losange. Voici ces cinq mots :

—*« Espoir donné... Pourquoi faut-il. »*

Cela ne constituait point une phrase et n'offrait aucun sens, mais suffisait amplement pour faire reconnaître à Croix-Dieu l'écriture de San-Rémo; il ne pouvait d'ailleurs être surpris, n'ayant jamais douté.

—En vérité, mademoiselle Mariette, fit-il, vous êtes une personne précieuse! Vous pensez à tout! Vous prévoyez tout! Madame la vicomtesse de Grandlieu est bien heureuse de vous avoir!

—Si elle savait ce qui me vaut ce compliment, répondit la camériste en riant, elle aurait peut-être le mauvais goût de mal apprécier son bonheur! Le temps me presse, monsieur le baron. Je continue, ou plutôt j'achève :

—*« Samedi, dix heures du matin. »* Je viens d'habiller madame, et je suis certaine que de toute la nuit elle n'a pas fermé l'œil. Elle est pâle, fatiguée, abattue, ses paupières sont rougies, elle a veillé, elle a pleuré.

—*« Deux heures. »* Je traversais l'antichambre il y a un instant. M. le vicomte venait de sortir en voiture. M. le marquis de San-Rémo est arrivé.

—Madame n'avait pas fait défendre sa porte. On a annoncé M. le marquis.

—*« Trois heures. »* Je me suis glissée dans le jardin, et, cachée sous le mouvant réseau des liserons et des volubilis, j'ai fait des efforts inouïs pour découvrir ce qui se passait dans le bouquet bleu où madame reçoit dans l'après-midi.

—Le grand store de dentelle tombait sur les vitrages, j'ai cependant trouvé moyen de m'assurer qu'il ne se passerait rien de particulièrement inquiétant pour M. le vicomte; cependant le marquis de San-Rémo était assis peut-être un peu plus près de madame que le strict décorum ne l'aurait permis.

—Il me paraît tout à fait indiscutable que M. le marquis est amoureux comme un fou de ma maîtresse, non moins prouvé que ma maîtresse ne voit pas cet amour d'un œil indifférent.

—Et depuis samedi, que s'est-il passé?

—Peu de chose. M. le marquis vient tout les jours, et je ne sais comment il s'arrange mais il arrive juste au moment où M. le vicomte vient de sortir. Il a dîné à l'hôtel avant hier, et, après dîner, il est allé au cirque des Champs-Élysées avec ma-

dame et M. le vicomte. Hier il n'est point venu, et madame, que j'épiais, à fait vers deux heures une promenade solitaire au jardin où elle a trouvé, sous le lierre, une lettre comme la première fois.

—Qu'est devenue cette lettre?

—Je n'ai pu le savoir... Je suis seulement certaine que madame ne l'a pas brûlée, car je n'ai vu de cendres nulle part. Maintenant, monsieur le baron, je me sauve. Je reviendrai le plus tôt possible. S'il survenait à l'improviste quelque chose de particulièrement important, je saurais inventer quelque bon prétexte pour m'échapper, et, par un petit mot, je prierais monsieur le baron de m'attendre chez lui.

—Un instant encore.

—Pas une minute... Le temps passe... Je suis ici depuis trop longtemps déjà!

Et la camériste, après une révérence de la bonne école, se dirigea vers la porte.

—Et votre prime que vous oubliez! s'écria Croix-Dieu en riant.

—Je ne me serais point permis de la rappeler à monsieur le baron, étant sûre que monsieur le baron a bonne mémoire.

Philippe rouvrit son porte-monnaie et glissa un nouveau billet de banque dans la main de la camériste, qui partit enchantée.

L'araignée parisienne, le terrible aventurier qui avait été tour à tour Robert Saulnier, le comte de Loc-Earn, Frédéric Muller, et enfin Croix-Dieu, n'était pas moins satisfait.

—La toile se resserre de plus en plus, murmura-t-il en se frottant les mains, l'heure approche où toutes les mouches seront prises!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

La troisième partie a pour titre :

UNE SCÈNE LUGUBRE.

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	-	-	-	-	-	\$100.00
2e	“	-	-	-	-	50.00
3e	“	-	-	-	-	20.00
4e	“	-	-	-	-	12.50
5e	“	-	-	-	-	10.00
6e	“	-	-	-	-	5.00
7e	“	-	-	-	-	2.50
100	“	de \$1.00	-	-	-	100.00
		Total	-	-	-	\$300.00

TOUT A FAIT NOUVEAU

The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistre à Ottawa,
le 11 Août,
par Jas. Colemann,
Montreal.



CASQUE



CHAPEAU

Cette Coiffure a obtenu
la médaille de bronze et
un diplôme d'honneur à
l'Exposition de Toronto



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban.
C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode
que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir
la voir.

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisino en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

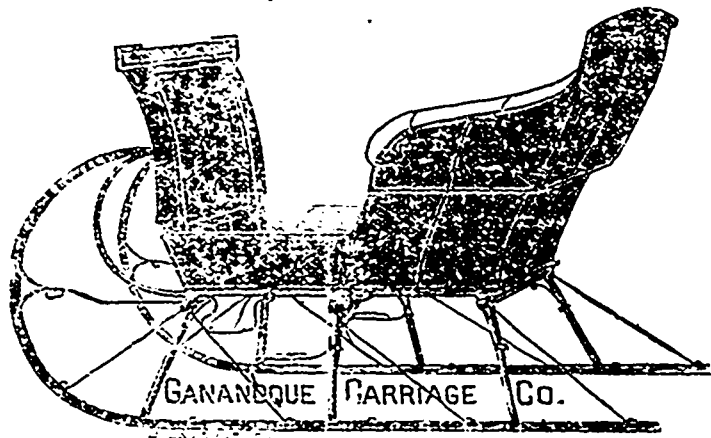
EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.**244-Rue Saint-Jacques-244**

MONTREAL

TOUTES SORTES DE

MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER

DERNIERS PATRONS



CHEZ

LATIMER, No. 92 RUE MCGILL

De \$10 à \$30 meilleur marché qu'ailleurs dans la ville.

EN GROS ET EN DÉTAIL